Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 73 (2019)

Heft: 1

Nachruf: Jacques May, une vie (1927-2018)

Autor: Eltschinger, Vincent

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DE GRUYTER ASIA 2019; 73(1): 1–38

Vincent Eltschinger

Jacques May, une vie (1927–2018)

https://doi.org/10.1515/asia-2018-0042

Jacques May (1927–2018): A Life

« Voici sa piste, hélas ! où nous ne suivrons plus ».
R. Kipling, *La course de printemps*.

En dépit d'une œuvre assez peu abondante,[1] Jacques May, professeur de philologie bouddhique à l'Université de Lausanne, fut assurément l'un des spécialistes du bouddhisme indien les plus respectés de son temps. Du maître décédé le 22 mars 2018, Étienne Lamotte (1903–1983) a pu dire qu'il était, lui ce « jeune homme de l'ancienne trempe », « le seul représentant de l'ancienne génération des Oltramare, Senart, Lévi, Foucher et de La Vallée Poussin, qui ne cherchaient d'autre satisfaction que de triompher de la difficulté des textes et, dans leurs interprétations, parvenaient à faire abstraction de leur forte personnalité ».[2] Avec la mort de Jacques May, les études bouddhiques perdent l'un de leurs maîtres les plus indiscutables, dont le savoir sûr et discret allait de

Les matériaux – papiers, lettres, témoignages, enregistrement – se sont accumulés en si grand nombre que, de notice nécrologique que ce texte aurait dû être, il s'est peu à peu mué en esquisse biographique. Ignorant le sort qui serait fait au plus grand nombre de ces documents, j'ai préféré les incorporer, quitte à allonger indûment cet essai. En rendant la figure de Jacques May à ses doutes, à son humour et, peut-être surtout, à sa langue, ils la font plus palpable et plus vraie – plus vivante. Je n'ai pas cru devoir dresser un portrait intellectuel de Jacques May. Celui-ci affleure, ce me semble, aux faits relatés ci-dessous ; en outre, sa bibliographie a déjà été solidement établie. Ce portrait aurait été impossible sans la confiance et l'amitié de Hyung-hi Kim May, son épouse, qui ne m'a interdit l'accès à aucun des papiers dont Jacques avait sans doute délibérément choisi de ne pas se débarrasser ; il ne doit pas moins aux précieuses informations généreusement fournies par Jérôme Ducor. Que soient également chaleureusement remerciés Olivier Ansermet, Richard Bowring, Johannes Bronkhorst, Paulette Caby, Danielle Feller, Masamichi Ichigō (一郷正道), Henry W. Isler, Shōryū Katsura (桂紹隆), Katsumi Mimaki (御牧克己), Michel Mohr, François Obrist, Cristina Scherrer-Schaub, Marc Tiefenauer, Tom Tillemans.

1 Voir *infra*. On trouvera en appendice une ultime mise à jour de ses travaux. Dans une lettre du 11 septembre 2015 à Katsumi Mimaki, Jacques May déclarait : « [J]e n'ai jamais aimé publier, et je n'ai jamais eu grand-chose à dire. »

2 Lettre à Jacques May du 1er novembre 1968.

Vincent Eltschinger, École Pratique des Hautes Études (EPHE), Université PSL, Paris, France.
E-mail: vincent.eltschinger@ephe.psl.eu

l'Inde védique au Japon d'aujourd'hui[3] ; ses amis perdent un lettré de première force, homme de plume, homme d'humour,[4] homme d'histoires, homme secret, aussi, que n'épargnaient ni les passions, ni les tourments, ni les paradoxes. Jacques May revendiquait Voltaire et Montesquieu pour modèles de sa prose mais n'en vouait pas moins une passion inaltérable à Mallarmé[5] et Valéry, et tenait Brel pour un « grand personnage ».[6] Son acribie légendaire ne se limitait pas au travail philologique : Jacques May arpentait les encyclopédies, les cartes et les atlas, qu'il possédait par centaines, mais aussi, on le sait moins, les thèmes astraux, lui qui avait étudié de près l'astrologie occidentale et ne dédaignait pas les oracles orientaux. Mélomane et amateur d'art, notamment de Jérôme Bosch, il ne dissimulait pas son intérêt pour René Guénon. Sa vie et sa carrière se divisent en quatre périodes de longueur plus ou moins égale : enfance et éducation à Lausanne (1927–1949), formation aux études indiennes et bouddhiques à Paris, Lausanne et Kyōto (1949–1968), enseignement auprès de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne (1968–1992), honorariat, mariage et derniers voyages (1992–2018).

1927–1949

Jacques Samuel Philippe May naquit le 19 juin 1927 à Aigle, dans le canton de Vaud (Suisse), de René Samuel May[7] (4 novembre 1894–4 mars 1969) et d'Eugénie May née Rubattel (22 avril 1894–4 juin 1964), dont le mariage avait

---

3 Ce qui a fait dire au même Lamotte, dans une lettre à Jacques May du 1er mars 1968 : « Je crois sincèrement que l'avenir des études bouddhiques en Occident – actuellement en décadence – repose presque exclusivement en vos mains. Et votre champ d'information est beaucoup plus vaste que celui de L. de La Vallée Poussin, pour ne rien dire du mien. »

4 « A mes heures de gaîté, je divise "mon" bouddhisme en deux : le bouddhisme gnangnan, qui est le canon pāli ; et le bouddhisme bla-bla-bla, qui sont les Prajñāpāramitā. » (Lettre à l'auteur du 22 juin 2016.) On peut mentionner aussi le propos suivant (lettre de Jacques May à Jérôme Ducor, 10 mars 2011), typique, rapporté par Jérôme Ducor dans une lettre à l'auteur du 7 août 2018 : « Suite à une question que j'avais posée à propos de deux interprétations possibles dans la version chinoise de la *Petite Sukhāvatī* : "Quant à choisir entre les deux, vous pourriez : a) consulter les 12 commentaires mentionnés au Répertoire Demiéville sous T366; b) ou choisir vous-même ; c) ou faire les deux ; d) ou ne rien faire du tout." »

5 « Mallarmé, poète Madhyamika » (lettre à Jérôme Ducor du 3 mars 2005).

6 Lettre à l'auteur du 13 juillet 2015. Jacques May avait semble-t-il fait plusieurs fois le pèlerinage du Cimetière marin à Sète.

7 Par une coïncidence assez singulière, René May avait été le condisciple de Paul Demiéville en classe primaire, à Lausanne.

été célébré le 7 mars 1922 à Lausanne. Jacques avait une sœur aînée, Anne-Marie Marguerite (15 octobre 1924–9 mai 1993), et un frère cadet, Pierre Gabriel René (11 mai 1929–26 juin 1989), que sa tuberculose osseuse contraignit, enfant, à un long séjour à Leysin dans les Préalpes vaudoises. Son père avait acquis une formation d'ingénieur civil à l'École Polytechnique de l'Université de Lausanne (aujourd'hui École Polytechnique Fédérale de Lausanne) ; il cofonda (25 mai 1929) et dirigea, jusqu'à sa mort, l'entreprise de génie civil « René May (Ingénieur) SA ». Son grand-père paternel, le mathématicien Samuel May (1869–1964), était une personnalité bien connue de l'éducation vaudoise, qui assura la direction du Collège scientifique de Lausanne de 1902 à 1919. Dans son ascendance maternelle, Jacques May comptait plusieurs personnalités politiques de premier plan, dont les plus fameuses furent assurément Ernest Chuard (1857–1942),[8] conseiller fédéral radical (droite libérale) de 1920 à 1928 (et président de la Confédération en 1924), et son oncle Rodolphe Rubattel (1896–1961), conseiller fédéral, radical lui aussi, entre 1948 et 1954.[9] La famille s'établit à Lausanne en 1929.

De lui-même, Jacques May écrivait : « Je suis de souche vaudoise, de la région d'Orbe par ma famille paternelle, de la Broye par ma famille maternelle, avec une légère touche de sang français, mon grand-père paternel ayant épousé une demi-Française (angevine). »[10] Ces régions du Jorat et du nord vaudois, il les connaissait pour les avoir abondamment arpentées avec l'« automobile » paternelle. Au printemps 2016, il évoquait, dans une « élucubration qui tient à la fois du poème en prose, du guide touristique et du grimoire occultiste », la « Route sublime » qui traverse ces régions : « La Route sublime va de Thierrens à Cugy (Vaud) par Naz et Bottens. Elle constitue ce que j'appelle un "haut lieu", chargé de forces magiques et plus rapproché du ciel. Le vrai sens est Nord-Sud ; mais, contrairement à d'autres cas, le sens inverse n'est pas moins

8 Evoquant, dans une lettre à l'auteur du 26 février 2012, la figure de l'historien et journaliste suisse Jean-Pierre Chuard (1928–1992), Jacques May précisera ainsi la nature de cette ascendance : « Jean-Pierre Chuard et moi étions cousins issus de germains. L'ancêtre commun est Louis Chuard (1827–1908), préfet de Payerne, colonel, conseiller d'État. Dans la lignée, un illustrissime, Ernest Chuard, président de la Confédération dans les années 20, grand-père de Jean-Pierre Chuard. »

9 L'exécutif fédéral suisse a pour nom « Conseil fédéral » et se compose de sept ministres ou « conseillers fédéraux », dont l'un assume la présidence annuelle tournante. Un oncle par alliance (mari de sa tante Gabrielle), le Dr Marc Guillerey (1895–1954), était tenu pour un pionnier dans le domaine de l'imagerie médicale (Jacques May assistera d'ailleurs, au début de juillet 1970, au 3e congrès de la « Société internationale des techniques d'imagerie mentale », à Cortina d'Ampezzo, sur le thème : « Imagerie mentale et psychothérapie » ; il s'était efforcé, mais « sans beaucoup de succès », de publier les travaux de son oncle).

10 « Jacques May. Biographie. », document manuscrit de deux pages daté 24 janvier 1998, p. 2.

chargé de forces magiques. Cette Route constitue l'artère centrale du versant nord du Pays de Vaud – j'évite l'appellation "Gros de Vaud", qui me paraît dépréciative, voire vulgaire. Son point de départ, le village de Thierrens, est lui-même un haut lieu : dernier point culminant du Jorat à son extrémité nord, et croisement de deux routes axiales : la route de Granges-Marnand à Lausanne par les hauts, et la route de Moudon à Yverdon. Les perspectives illimitées vers le nord sont d'une ampleur insolite en Suisse. Elles livrent aussi un passage sans obstacle à la bise : il faut être solide pour habiter Thierrens, ou Bottens, Pays sans limite sous un ciel sans limite. Le paysage piqué de forêts et de villages qui se découpent sous le ciel est imprégné d'une paix profonde, celle d'une contrée qui n'a pas eu de guerre depuis 540 ans (1475). »[11]

Son « livret scolaire » (1934–1937[12]) révèle un garçon éveillé que ses instituteurs, MM. Bissat et Hussy, récompensent par les meilleures notes (10/10) dans presque toutes les disciplines : histoire biblique bien sûr, mais aussi langue maternelle (lecture, récitation, élocution et rédaction, grammaire, orthographe), arithmétique et géométrie (calcul oral, calcul écrit), histoire, géographie, « leçons de choses et sciences naturelles », chant et, ce qui ne surprendra pas, « écriture et tenue des cahiers ». On hésite à qualifier de faiblesses les 7 ou 8 sur 10 qu'il obtient en dessin et en gymnastique. Quoique ses souvenirs paraissent en avoir été nombreux et précis, Jacques May évoquait peu son enfance. Le jeune Jacques doit pourtant plusieurs inclinations intellectuelles durables, et non des moindres, aux bibliothèques familiales. C'est sur les étagères paternelles qu'il trouvera deux œuvres d'Alexandra David-Néel (1868–1969), *Le Voyage d'une Parisienne à Lhassa* (1927) et, surtout, *Au pays des brigands-gentilshommes* (1933), qui le fascineront à ses dix ans.[13] Interrogé sur la généalogie de son intérêt pour l'Orient, Jacques May dira avoir été « stupéfié, en particulier, par les histoires de diablerie, de magie »[14] qu'il découvrait chez Alexandra David-Néel. Quant à la bibliothèque de son grand-père, elle recelait le lourd « atlas allemand » qui nourrit ses premières curiosités historiques et géographiques. Jacques avait été, notons-le, initié au

11 Lettre à l'auteur du 9 mai 2016.

12 J'ignore quelle école primaire lausannoise fréquenta Jacques May. Celle-ci se trouvait sans doute dans le quartier de Montétan, où il vécut avec ou près de ses parents jusqu'à son départ pour le Japon en 1961.

13 Dans une lettre à l'auteur du 9 mai 2016, Jacques May mentionnait également les livres d'Henri Bosco (1888–1976) qu'affectionnait son père, et « Maurice Maeterlinck, dont le Théâtre de détresse et de désolation impressionna beaucoup [s]es quatorze ans ».

14 Il ajoute : « Et puis alors j'avais vu un terme que je ne comprenais pas du tout, qui était donné en note, mais un terme qui m'avait frappé – une illumination, un *satori* –, le terme *prajñāpāramitā*. J'avais eu beaucoup de peine à le lire, c'est un terme compliqué. » (Entretien filmé du 16 avril 2016).

piano à l'âge de sept ans par une « marraine qui, après une vie peu réussie, s'était retirée à Corcelles-près-Payerne »,[15] et à qui il se plut longtemps à rendre visite par la « Route sublime ». Au Japon, son jeu fera l'admiration de tous.[16]

Ses brillants résultats valent à Jacques May d'entrer en 1937 au « Collège classique cantonal » qui, dans les murs de l'actuel collège secondaire de Béthusy, accueillait la crème de la crème lausannoise. Ce cycle d'études secondaires sera sanctionné en 1945 par un « Baccalauréat ès lettres classiques », c'est-à-dire en latin-grec (« maturité fédérale de type A »). Avec des moyennes annuelles comprises entre 87.3 et 94.3/100, Jacques est presque toujours classé premier, et brille en outre par sa conduite, son écriture et sa « morale ». A en juger par les cours qu'il avait conservés, il avait particulièrement goûté les enseignements de latin et d'allemand (cahiers manuscrits de « Syntaxe latine » et de « Culture latine », « Cours d'allemand [grammaire] »), de biologie (dactylogramme de L. Baudin, Lausanne, 1939), de cosmographie (« Notes de cosmographie », dactylogramme), de philosophie (« Psychologie » [par Maurice Gex], « Cours de logique formelle », « Méthodologie. – Ire partie »,[17] dactylogrammes).

En 1945, Jacques May entreprend des études de lettres classiques à l'Université de Lausanne, que sanctionnera en 1949 une « Licence ès lettres classiques[18] » obtenue avec mention bien. La grammaire, qui l'intéressait, l'y avait motivé (« La grammaire grecque est une chose admirable, à cause de sa complication »[19]). Son père ne l'en dissuada pas, qui accepta ce choix, « disons, avec une grande ouverture, et en même temps une certaine distance, parce que, au fond, c'étaient des choses qui ne l'intéressaient pas. Mais enfin puisque le fils s'intéressait aux lettres classiques, on le laisserait faire du classicisme. »[20] Ses matières d'examen sont le grec, le français, le latin, et l'histoire. En littérature française, il fréquente les enseignements de René Bray (1896–1954) sur le

15 Lettre à l'auteur du 9 mai 2016.

16 Dans un message électronique à l'auteur du 24 juillet 2018, Katsumi Mimaki se rappelle « que Monsieur May jouait bien du piano chez Monsieur Nagao. Tout le monde était impressionné de voir que les mains de Monsieur May étaient assez grandes pour couvrir plus qu'une octave ». Comme le précise Jérôme Ducor (lettre à l'auteur du 7 août 2018), « [e]n musicien averti, Jacques May avait demandé à ce que ses obsèques s'ouvrent par la première moitié du 2e mouvement (Adagio) du *Quintette en ut majeur* de Schubert, op. 163, en se référant explicitement à cette citation de Marcel Schneider, *Schubert* (Paris 1957) : "Le *Quintette en ut* appartient à la musique de chambre, mais il est aussi autre chose : une intuition de l'au-delà, un fragment de la musique ininterrompue du monde." »

17 Apparemment un cours d'épistémologie générale des sciences, naturelles aussi bien que sociales et historiques.

18 Equivalent d'une maîtrise.

19 Entretien filmé du 16 avril 2016.

20 Entretien filmé du 16 avril 2016.

symbolisme, le roman romantique, Ronsard, Du Bellay et la « formation de l'esprit philosophique » (cours dont il avait conservé des notes complètes) ; en littérature et morphologie de l'ancien français (cours conservé, 1946 et 1948), Jacques May suit les cours du romaniste Paul Aebischer (1897–1977). Il consolide sa connaissance du latin et de sa littérature auprès de Denis van Berchem (1908–1994), dont les cours portent successivement sur Tite-Live, Properce, Horace et Virgile, et de Charles Favez (1885–1960), avec qui il lit l'*Enéide* et les *Annales*. Enfin, en histoire médiévale et moderne, Jacques May fréquente les enseignements de Louis Junod (1906–1985) et de Jacques Freymond (1911–1998). Le « livret de l'étudiant » révèle en outre la fréquentation d'un cours de psychologie générale de... Jean Piaget (1896–1980), ainsi qu'un cours d'hébreu du théologien Émile Golay (1875–1970). C'est toutefois l'enseignement de l'helléniste André Bonnard (1888–1959) qui exercera sur Jacques May l'impression la plus forte et la plus durable. De Bonnard, il dira qu'il était « quelqu'un de tout à fait supérieur. [...] C'était admirable. Il avait une manière d'approfondir les choses et de faire voir ce qu'il y avait dedans, sans excès, sans pédanterie, sans artifice, vraiment d'une manière géniale. C'était un grand personnage. » D'André Bonnard, Jacques May suit des cours consacrés à Eschyle (« Eschyle et la tragédie », 1945–1946, notes de cours conservées), à Aristophane, à Démosthène, à la poésie alexandrine (notes de cours conservées). L'enseignement de grec est complété par les cours de l'archéologue Paul Collart (1902–1981) consacrés par exemple à l'histoire grecque, à l'Acropole ou aux Antonins. C'est également à l'Université de Lausanne que Jacques May trouve, en la personne de Constantin Regamey (1907–1982),[21] un maître pour l'initier au sanscrit, un « miracle » dira-t-il, même s'il tenait l'enseignement de Regamey pour confus.[22] Jacques May situait son initiation au sanscrit dès sa première année d'université, soit en 1945–1946,[23] mais son « livret

21 Sur Constantin Regamey, voir May 2001. May contrastait ainsi les figures du maître et du disciple : « Lui étincelant (...) ; moi terne, pas génial, tourné vers une pensée unique – qui n'était pas, je vous prie de le croire, celle des nouveaux libéraux – tâcheron, circonspect, solitaire, enclin à la mélancolie. » (May 2001: 364).

22 « Miracle », car Constantin Regamey n'avait demandé l'asile à Lausanne, dont il était bourgeois, qu'à la fin de la guerre, après s'être enfui de Varsovie devant l'avancée de l'Armée Rouge, et après « une odyssée extraordinaire en 1945–1946 [...] par la Roumanie [et] les Balkans » (entretien filmé du 16 avril 2016). A son arrivée, l'orientaliste Regamey ne trouve pas un champ de ruines, mais une friche, puisque « [l]es conditions des études orientalistes en général, en Suisse, étaient alors défavorables au maximum. Pas de tradition ; des bibliothèques indigentes (on y chercherait en vain une *Mahāvyutpatti* ou un *Taishō*) ; des ressources insuffisantes, l'instruction publique, y compris l'université, relevant non pas du gouvernement fédéral, mais de petites souverainetés cantonales, aux budgets trop faibles pour soutenir la recherche scientifique. » (May 1961 : 5).

23 Entretien filmé du 16 avril 2016.

d'étudiant » plaide plutôt pour l'année académique 1947–1948, année où apparaît la signature du grand orientaliste et compositeur polonais.

1949–1968

De ces années, Jacques May écrira qu'elles « furent tantôt des Lehrjahre, tantôt des Wanderjahre, en diverses étapes ».[24]

En 1949, il quitte Lausanne pour Paris afin d'y faire « un prolongement d'études, comme ça se faisait dans les familles distinguées », avec l'idée de faire à l'Institut de Civilisation Indienne, en Sorbonne, un « certificat d'études indiennes » (qu'il obtiendra en 1951), lequel posait « surtout un problème de diplomatie : convaincre mes parents que ça valait la peine ».[25] Le choix s'explique sans difficulté : « En ce temps-là, il y avait à Paris quatre soleils qui éclairaient le monde, non pas Aśvaghoṣa, Āryadeva, Nāgārjuna et Kumārajīva comme dans Xuanzang, mais Louis Renou, Jean Filliozat, Paul Demiéville et Paul Mus. »[26] Jacques May, que les trains et les gares fascinaient, se rappelait fort bien son arrivée à Paris : « [J]'étais arrivé à Paris le 1er novembre, par un petit matin blême et fumeux, une vraie Toussaint parisienne. Il faisait froid. Peu de trains arrivaient à cette heure ; la grande ruée commençait plus tard. La gare de Lyon était presque déserte. Pour aller de Lausanne à Paris, on prenait le train de nuit, à l'époque. Et à vapeur, je vous prie. Je crois que la traction électrique fut introduite sur la ligne de Paris à Lyon dès l'année suivante ; sur le tronçon Dijon-Vallorbe, beaucoup plus tard. J'arrivai donc à Paris remorqué par une de ces mythiques Pacific 231 (un bogie, trois paires de roues motrices, un bissel) à l'esthétique incomparable. »[27] A Paris, Jacques May loge à la Fondation suisse de la Cité universitaire au 9, boulevard Jourdan[28] ; il avait décidé de « partager [s]on temps entre l'Institut de Civilisation Indienne et le tourisme ».[29] C'est aussi en touriste qu'il se présente d'abord à la gardienne du

24 « Jacques May. Biographie. », p. 1.

25 Entretien filmé du 16 avril 2016.

26 Lettre à l'auteur du 13 juillet 2015.

27 Lettre à l'auteur du 13 juillet 2015.

28 Lettre de la Société Asiatique du 13 avril 1951 informant Jacques May que, sur proposition de MM. Renou et Filliozat, il a été élu membre de la Société.

29 Jacques May dira avoir arpenté Paris « selon les promenades des Guides Bleus, très systématiquement ». (Entretien filmé du 16 avril 2016.) Il déclare aussi avoir abondamment joui de la vie théâtrale de Paris ; quelques jours à peine après son arrivée, il assiste à une représentation de *La Reine morte*, de Montherlant, « un des jalons forts de mon devenir spirituel ». A Paris, « la vie intellectuelle et théâtrale était brillantissime : Camus, Sartre,

temple, Anne-Marie Esnoul (1908–1996) : « Je fis mes débuts avec la discrétion et l'effacement convenables. Il n'empêche que peu avant la Noël 1949, franchi le redoutable château fort du *saṃdhi*, il se passa un incident notable. A mon arrivée à l'Institut de civilisation indienne, avec une maladresse tout à fait "conduite d'échec", je m'étais présenté à la redoutable Anne-Marie Esnoul, secrétaire de l'Institut, comme "un amateur curieux de sanscrit", ou à peu près. C'était m'attirer de sa part une haine de principe. Pourtant, donc vers la Noël, elle me demanda de sa voix sèche : "Dites-moi, May, vous ne voudriez pas préparer le certificat ?" Me voilà donc embarqué, comme Blaise Pascal. Je pris bientôt figure de premier de classe. A Lausanne, c'était à la rigueur compréhensible. Mais à Paris, et en sanscrit ! »[30] De ces années-là (en fait jusqu'à 1956), Jacques May avait conservé trois épais dossiers de notes manuscrites,[31] lesquels donnent une idée de la variété et de la qualité des maîtres dont il avait suivi l'enseignement : I : Bareau, Benveniste, Bloch, Demiéville, Dresch, Dumézil, Esnoul, Filliozat ; II : Filliozat, Friedman, Lacombe, Lamotte, Masson-Oursel, Meile, Mus, Regamey ; III : Renou, Sanskrit : travaux pratiques ; Sieffert ; *Kathāsaritsāgara*. Parmi les cours que l'on peut, soit par la mention explicite de dates, soit par recoupement (notamment avec les *Annuaires* des 4e et 5e sections de l'École Pratique des Hautes Études [EPHE]), rattacher à la période 1949–1951, signalons, pour l'année académique 1949–1950, les travaux pratiques de sanscrit et les explications de textes épiques (*Mahābhārata, Rāmāyaṇa*) dirigés par Anne-Marie Esnoul (notes à compter du 3 décembre 1949)[32] ; les cours de grammaire élémentaire et les travaux pratiques de pāli d'André Bareau (1921–1993), élève diplômé de l'EPHE ; les explications de textes canoniques pālis (*Mahā-*

Montherlant, Anouilh, Gabriel Marcel ». Il fréquente également des cours d'astrologie (dont il avait apparemment conservé des notes complètes) à l'Hôtel des sociétés savantes, au 8, rue Danton (actuelle Maison de la recherche). Dans une lettre à l'auteur du 9 mai 2016, Jacques May évoque également un « tour de France cycliste » de 1600 kilomètres, lequel devait permettre de rejoindre la Suisse « par le chemin des écoliers », et qui eut lieu en juillet 1950 (châteaux de la Loire, Landes, Lascaux – récemment découvert, et dont il vit l'original –, etc.).

30 Lettre à l'auteur du 13 juillet 2015.

31 Intitulés « Indianisme : cours suivis de 1949 à 1956 I, II, III », sans chronologie claire ; de nombreux cours ne sont pas datés, ou seulement par le jour et le mois, notés en marge, et très aléatoirement.

32 Les notes conservées contiennent notamment des thèmes sanscrits corrigés et annotés de la main d'Anne-Marie Esnoul (79 pages, et notes). Les notes relatives aux textes épiques comptent 110 pages environ. « Esnoul était répétitrice. Elle faisait faire les thèmes, les versions, tout ça, qu'elle faisait très bien d'ailleurs, avec beaucoup de dévouement. » (Entretien filmé du 16 avril 2016).

parinibbāna-suttanta, notes de 44 pages) de Jean Filliozat (1906–1982)[33] ; un cours d'introduction linguistique au sanscrit par Jules Bloch (1880–1953 ; notes de 43 pages)[34] ; un cours d'Olivier Lacombe (1904–2001) à la 5e section de l'EPHE intitulé « Pensée indienne et néo-platonisme » (notes de 38 pages)[35] ; toujours à la 5e section de l'EPHE, trois cours de Paul Masson-Oursel (1882–1956) : « Conscience et raison dans l'Inde » (notes de 48 pages), « L'Inde vénératrice de la Mère » (cours de 20 pages), « La vie des mythes » (notes de 12 pages) ; au Collège de France, Jacques May suit un cours de Paul Mus (1902–1969) intitulé « L'arrière-plan psychologique et sociologique de l'épisode de Sāvitrī, MBh III.293–299 » (notes de 50 pages), ainsi qu'un cours de Georges Dumézil (1898–1986) portant sur « Le système indo-iranien des dieux souverains » (notes à compter du 8 décembre 49, 41 pages). Durant l'année académique 1950–1951, il suit, à partir du 13 novembre (notes de 74 pages), les cours d'explications de textes de Louis Renou (1896–1966), lesquelles portent sur le *Kathāsaritsāgara* et la grammaire de Pāṇini (autour des *sūtra* 1.4.20–35) ; du même Renou, il fréquente, à compter du 15 novembre 50 (notes de 33 pages), l'enseignement de grammaire védique et d'explication d'hymnes védiques ; toujours à la 4e section de l'EPHE, il assiste à l'explication de textes pālis de Jean Filliozat, qui porte cette année-là sur le *Mahānidānasutta*, le *Mahāsudassanasuttanta* et le *Janavasabha Suttanta*, et au cours du même consacré aux « Doctrines bouddhiques » (notes de 88 pages). A la 5e section de l'EPHE, il fréquente le cours d'Olivier Lacombe sur Asaṅga (26 pages) ainsi que deux conférences de Paul Masson-Oursel.[36] Les 14–15 mars de cette année-là, l'« Abbé Lamotte » prononce des conférences consacrées à « La chute de l'arhat » (notes de 11 pages).[37] Louis Renou est d'assez loin la figure la

33 La présence de Jacques May en tant qu'auditeur régulier de la conférence est signalée par Jean Filliozat dans l'*Annuaire 1950–1951* de la 4e section, Paris, 1950, p. 59.

34 La présence de Jacques May en tant qu'auditeur régulier de la conférence est signalée par Jules Bloch dans l'*Annuaire 1950–1951* de la 4e section, Paris, 1950, p. 41.

35 La présence de Jacques May en tant qu'auditeur régulier de la conférence est signalée par Olivier Lacombe dans l'*Annuaire 1950–1951* de la 5e section, Paris, 1950, p. 39.

36 La présence de Jacques May en tant qu'auditeur régulier des conférences est signalée par Olivier Lacombe et Paul Masson-Oursel dans l'*Annuaire 1950–1951* de la 5e section, Paris, 1950, p. 30 et 31.

37 Moins aisément identifiables sont les notes manuscrites prises lors d'un cours d'André Bareau sur la *Vajracchedikā* et sa version chinoise par Xuanzang ; d'un cours de Jean Dresch (1905–1994) consacré à la géographie du monde musulman (5 pages) ; d'un cours ou d'une conférence de Jean Filliozat intitulé(e) « 200 ans d'indianisme » (9 décembre 1952, 7 pages ; qui a pu fournir tout ou partie de la matière de « La naissance et l'essor de l'indianisme », *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, Nouvelle Série, 29/4, 1954, pp. 265–296) ; d'un cours d'Olivier Lacombe sur le jainisme (26 pages environ) ; d'un cours de linguistique générale de Michel Lejeune (1907–2000 ; 4 pages de notes) ; le troisième dossier contenait en outre, sous

plus marquante, « égale à Bonnard en son genre »[38] : « C'était l'avant-dernière année que le grand patron s'occupait lui-même des débutants. Carrure d'armoire normande (il était, en effet, normand), voix claironnante, bellement timbrée, élocution incomparable, clarté sans défaut. Quel privilège ! [39]» Jacques May évoquera également très souvent la dette qu'il avait contractée envers Paul Mus : « Au Collège de France, j'ai suivi l'enseignement de Paul Mus, qui était une sorte d'électron libre, mais aussi tout à fait génial. [...] Il avait vécu toute son enfance en Indochine, c'est-à-dire au Vietnam, et ça lui avait valu une information que personne d'autre n'avait, une solide compréhension du fonds sociologique et même ethnologique. Il connaissait cela admirablement, et il le faisait valoir en partant, par exemple, du *Mahābhārata*. [...] Ouh la la, c'était é-blou-issant. Il savait tout – Masson-Oursel lui-même disait : "Mus sait tout" – et brillant, incroyablement brillant, et l'art de faire voir ce qui est caché dans les choses. »[40] Parmi les lectures marquantes de cette époque parisienne, Jacques May mentionnait volontiers *Les Philosophies indiennes*, de René Grousset (1885–1952), ouvrage dont il soutenait qu'il était dû à la plume de Louis de La Vallée Poussin,[41] et l'*Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne* de Paul Masson-Oursel, « qu'on peut dédaigner », mais qu'il trouvait excellent.[42] La carrière de Jacques May devra beaucoup à ce livre : « C'est dans Masson-Oursel que je me suis formé ma connaissance générale de la pensée indienne. C'est chez lui que j'ai trouvé la phrase qui m'a décidé d'aller étudier le Mādhyamika : "Chez lui (= Nāgārjuna), l'esprit ne trouve nulle part où se prendre. L'autonomie d'un concept n'est qu'apparente". »[43] C'est en particulier par intérêt pour Nāgārjuna

---

forme de feuillets dactylographiés à en-tête de l'Institut de Civilisation Indienne de la Sorbonne, une version sanscrite et six thèmes sanscrits avec vocabulaire (peut-être ceux de Mlle Esnoul ?), ainsi qu'une forte centaine de pages de vocabulaire sanscrit. Le dossier n°I contient encore cinq pages d'un cours d'Emile Benveniste et une page de notes prises lors du cours de Jules Bloch consacré aux inscriptions d'Aśoka (Collège de France).

38 Entretien filmé du 16 avril 2016.

39 Lettre à l'auteur du 13 juillet 2015.

40 Entretien filmé du 16 avril 2016.

41 « J'avais lu aussi *Les Philosophies indiennes* de Grousset, mais qui ont été faites par La Vallée Poussin, c'est ce que peut-être personne n'ignore, mais c'est La Vallée Poussin qui l'a écrit et... Grousset l'a signé ; je ne sais pas pourquoi, ils se sont entendus les deux. On reconnaît même le style de La Vallée, style... primesautier, sautillant, tellement caractéristique. » (Entretien filmé du 16 avril 2016).

42 Entretien filmé du 16 avril 2016.

43 Entretien filmé du 16 avril 2016. Jacques May a relaté l'événement dans une lettre à l'auteur du 13 juillet 2015 : « [U]n des tout derniers soirs de décembre, dans une bibliothèque de la Sorbonne déserte et sépulcrale, vidée par les vacances d'hiver, lisant l'*Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne*, Paris, Geuthner, 1923, de Masson-Oursel, qui m'avait été conseillée par

que Jacques May prendra le bouddhisme en option au certificat d'études indiennes.

Durant son premier séjour parisien, Jacques May s'était donc concentré sur le sanscrit, le pāli et les études indiennes,[44] et n'avait fait aucune incursion notable du côté du Tibet, de la Chine ou du Japon. C'est encore une fois à l'inspiration de Constantin Regamey qu'il devra l'apprentissage de ces langues. A son retour de Paris, Jacques May propose pour sujet de thèse le Madhyamaka. Regamey le met en garde : « Ce sont des textes difficiles, et il vous faudra apprendre le pāli, le tibétain, le chinois et le japonais, qui est, sinon indispensable, du moins très utile. J'étais un peu éberlué. »[45] Peu après, Regamey lui suggère de parachever la traduction de la *Prasannapadā*, le commentaire de Candrakīrti aux stances de Nāgārjuna, à laquelle manquaient encore douze chapitres. Jacques May s'initie au tibétain avec Regamey, qui l'enseignait à titre privé, ainsi qu'au chinois bouddhique, enseignements dont May avait conservé les notes.[46] Les notes manuscrites prises lors des cours de Constantin Regamey consacrés au texte chinois du *Kāraṇḍavyūhasūtra* (centaine de pages, dont du sanskrit)[47] et au texte tibétain, seul conservé, du *Bhadramāyākāravyākaraṇa* (36 pages),[48] doivent remonter à la même époque. Jacques May annote sa thèse à l'occasion d'un premier séjour à Londres d'avril à septembre 1954, où il fréquente assidûment la bibliothèque de la School of Oriental and African Studies (SOAS), qui l'impressionne ; « en figurant », il assiste à Cambridge au triennal « Congress of

---

Masson-Oursel lui-même ("J'ai aussi écrit quelque chose, il y a bien longtemps. Vous pourriez lire ça.") dont je suivais aussi le cours [...], je tombai, à la page 134 [...], sur cette phrase lapidaire : "L'esprit ne trouve nulle part où se prendre". "C'est ça que je vais étudier", me dis-je. Ainsi fut fait. En y revenant maintes fois dans les soixante-dix dernières années, je me convainquis qu'il y avait eu dans ce "flash" un *darśanamārga* ; il en avait eu le caractère fulgurant (seize instants), l'évidence. »

44 A quelle époque Jacques May s'est-il initié au hindī ? Le dossier n°II contient une forte centaine de pages de notes d'un cours de Pierre Meile (1911–1963).

45 Entretien filmé du 16 avril 2016.

46 Jacques May avait conservé les notes d'un cours de tibétain élémentaire suivi à partir de janvier 1952 ; le cours est bref et s'accompagne d'exercices. De la même époque (peut-être de 1953 ?) datent des notes prises lors d'un cours de chinois élémentaire de Constantin Regamey ; listes de radicaux, de caractères, exercices. Au semestre d'hiver 1951–1952 (début : 6 novembre 1951), Jacques May suit un cours de Pierre Thévenaz (1913–1955) : « Histoire du matérialisme », dont il avait conservé les notes manuscrites (88 pages).

47 Les papiers conservés contiennent plusieurs cahiers de notes relatives au *Kāraṇḍavyūhasūtra* de la main même de Constantin Regamey, dont on sait par ailleurs qu'il avait longtemps caressé le projet d'une édition critique.

48 Voir Regamey 1990 [1938].

Orientalists » (21–28 août 1954).[49] Le choix de Londres tient au fait que, contrairement aux bibliothèques parisiennes, d'ailleurs éparpillées dans toute la ville, la bibliothèque de la SOAS pratique le prêt à domicile. C'est à cette occasion qu'il fait la rencontre d'Edward Conze, le grand spécialiste de la Prajñāpāramitā, « un personnage très remarquable, avec de gros défauts de caractère, susceptible aussi, irritable, et puis alors un arrogant – un Allemand – sachant très bien qu'il était le meilleur, et que les autres étaient de la m..., euh, de la crotte. [...] Il était ravi de rencontrer quelqu'un qui s'intéressait au Mādhyamika, ce qui n'était pas très commun à l'époque. »[50] C'est également en 1954 que paraît son premier texte indianiste, « Recherches sur un système de philosophie bouddhique ».[51] Jacques May met la dernière main à sa thèse lors d'un second séjour d'un an à Paris (novembre 1955–juillet 1956, en tant que boursier du gouvernement français), où il travaille alternativement à la bibliothèque du Musée Guimet, à la bibliothèque de la Sorbonne, parfois à la Bibliothèque Nationale. A Paris, il perfectionne également son chinois auprès de Paul Demiéville, qui lit alors l'*Abhidharmasamuccaya* d'Asaṅga en version chinoise (notes de 53 pages)[52] ; il y tente peut-être, apparemment sans grand succès, une première initiation au japonais.[53]

Jacques May remet un exemplaire dactylographié de sa thèse de doctorat à Constantin Regamey en 1956. Il loge alors encore au domicile familial.[54]

---

49 Lettre à l'auteur du 3 mars 2017.

50 Entretien filmé du 16 avril 2016. A la SOAS, Jacques May fréquente un cours d'introduction à la philosophie indienne de David A. Friedman (1903–1984), comme l'attestent des notes de cours qu'il avait conservées.

51 May 1954.

52 La présence de Jacques May en tant qu'auditeur régulier de la conférence est signalée par Paul Demiéville dans l'*Annuaire 1955–1956* de la 4e section, Paris, 1955, p. 70.

53 Le dossier n°III contient trois pages de notes d'un cours non daté de René Sieffert (1923–2004), chargé de cours de langue japonaise à l'École des Langues Orientales à partir de 1954.

54 Probablement au 66, avenue de France, à Lausanne. J'ai notion d'au moins quatre autres domiciles lausannois : le 17 février 1959, Jacques May loge au 9, avenue de Collonges, son premier domicile indépendant ; le 18 novembre 1960, au 11, chemin de Montétan (domicile familial) ; le 26 avril 1969, il est domicilié au 12, chemin des Avelines (à son retour du Japon en mai 1968, il réside d'abord au 66, avenue de France) ; en août 1970, Jacques May emménage au 68, avenue de Rumine, qui sera son domicile « historique », et le lieu de son décès. Dans une lettre du 5 janvier 1971 à Mme Käthe Steinhardt (« riche juive viennoise, échappée de justesse à l'Anschluss et qui a refait sa vie à Portland (Oregon), avec son mari, professeur. Elle avait connu ma mère à Weimar en 1913 »), il décrit ainsi l'appartement dans lequel il vient d'emménager : « 1970 a été l'année d'un nouveau déménagement [...]. J'avais un appartement que je n'aimais pas, exigu, moderne, mal isolé des voisins, et qui, avec tous les livres que j'ai rapportés du Japon et tous les meubles que j'ai hérités de mes parents, devenait vraiment trop petit. [...] [J'ai emménagé dans] un magnifique appartement ancien, à l'avenue de Rumine, donc dans les beaux quartiers de Lausanne, six pièces dont deux immenses, deux grandes et deux

Conscient d'avoir « trop tiré sur la corde », il se résout à « chercher un job ». Ecartant d'emblée l'enseignement secondaire où il disait avoir fait de « mauvaises expériences »,[55] il se tourne vers une carrière de bibliothécaire et, en mai 1956, fait ses offres de service à la Bibliothèque cantonale de Lausanne. Son directeur (1956–1957), le futur syndic (maire) de la ville de Lausanne (1957–1973) et conseiller fédéral (1974–1983) Georges-André Chevallaz (1915–2002), lui attribuera un poste en septembre 1956. Jacques May exercera son activité de bibliothécaire de 1956 à 1961, en tant que chargé des thèses (« il y a beaucoup de paperasse dans les thèses, il faut classer tout cela ») et des périodiques (« un service difficile »), un métier qu'il dit avoir « adoré ».[56] Le 14 février 1958, il prononce devant la Société vaudoise de philosophie une communication qui paraîtra sous le titre « La philosophie bouddhique de la vacuité ».[57] Son compte rendu du grand livre de T.R.V. Murti, *The Central Philosophy of Buddhism* (Londres, 1955, Allen and Unwin), composé à la même époque, paraît en 1959 sous le titre « Kant et le Mādhyamika. A propos d'un livre récent ».[58] Cependant, Jacques May travaille également à corriger sa thèse et obtient, en 1959, une « Millicant Harrington scholarship » qui lui vaut, avec la bénédiction de Jean-Pierre Clavel, le nouveau directeur de la Bibliothèque, de faire un second séjour à Londres (octobre 1959–juin 1960),[59] cette fois pour y apprendre le japonais à la SOAS[60] « en attendant que la munificence du Fonds National suisse de la recherche scientifique [lui] permette peut-être de l'étudier au

petites, un balcon, une vue imprenable qui embrasse tout le lac Léman, pas trop de bruit, et très central. »

55 Est-ce là une allusion au remplacement qu'il effectua à l'École normale de Lausanne en 1953 ?

56 D'abord comme assistant de bibliothèque, puis comme bibliothécaire. Nomination, à titre définitif, en qualité de « bibliothécaire II, classe 9, au Département de l'instruction publique et des cultes, bibliothèque cantonale et universitaire », par le Conseil d'Etat du Canton de Vaud, en date du 4 septembre 1957, avec entrée en fonction le 1er septembre 1957. Lettre du Conseil d'Etat du Canton de Vaud en date du 18 novembre 1960, qui prend acte, ce jour-là, de la démission de Jacques May avec effet au 28 février 1961.

57 May 1958.

58 May 1959a.

59 Jacques May logeait alors au 26, Bramham Street, Londres S.W. 5 (lettre à Étienne Lamotte du 5 avril 1960).

60 Un billet de Jacques May porte la mention suivante : « Dunn, Yanada, Daniels, prof. Beasley, Mills, Ikeda, O'Neill ». Ces noms sont apparemment ceux des enseignants de japonais à SOAS vers 1960 : Charles J. Dunn, Senji Yanada (簗田銓次), Frank J. Daniels (1900–1986),

Japon même ».[61] En route pour Londres, il rend visite au « Grand Seigneur » Paul Demiéville : « "Alors, vous allez chez les Anglais ? Vous n'y trouverez pas grand-chose", me dit-il de sa voix à la fois gutturale et nasillarde, teintée d'accent vaudois ("accent suisse", comme disent les Parisiens). [...] En fait, sans le dire, il était mécontent que j'aille apprendre le japonais à la SOAS plutôt qu'aux Langues O. J'avais une raison : je voulais apprendre à *parler* japonais, et je pensais avoir de meilleures chances chez les Anglais pratiques que chez les Français grammairiens. C'est à peu près ce que je dis à Demiéville, et qui n'était pas de nature à le satisfaire... Un an plus tard, je repasse à Paris. "Alors, vous avez appris le japonais ? Je vais vous embaucher pour le *Hōbōgirin* [法寶義林]". »[62]

La soutenance de thèse, qui se passa « le mieux du monde », intervient durant ce second séjour à Londres, le 13 février 1960. Jacques May se rappellera avoir voyagé toute la journée et une bonne partie de la nuit, « sous une averse de neige énorme », pour rejoindre Lausanne. Le jury se compose de Constantin Regamey, directeur de la thèse, et de Paul Horsch (en remplacement de Jean Filliozat, empêché). Les premiers mots de Regamey sont pour dire : « Vous m'avez apporté un travail qui était fait » (ce narrant, Jacques May ajoute : « En effet, la thèse était faite. »). La thèse elle-même, *Candrakīrti, Prasannapadā Madhyamakavṛtti, douze chapitres traduits du sanscrit et du tibétain, accompagnés d'une introduction, de notes et d'une édition critique de la version tibétaine*, était parue en 1959 (légèrement antidatée semble-t-il), préfacée par Paul Demiéville, chez Adrien-Maisonneuve, dans la collection Jean Przyluski que dirigeaient Marcelle Lalou (1890–1967) et Constantin Regamey. Sans doute est-elle, avec les travaux de Louis de La Vallée Poussin (1869–1938) et d'Étienne Lamotte, le plus beau fleuron des études de Madhyamaka au 20e siècle. Outre l'érudition étourdissante, ce qui frappe dans cet épais volume est la langue, précise et limpide, dans laquelle Jacques May traduit le sanscrit de Candrakīrti. Paul Demiéville, un autre Vaudois, ne s'y trompe pas : « M. Jacques May nous donne une traduction précise, rigoureuse, élégante, de près d'une moitié des aphorismes de Nāgārjuna et de leur commentaire par Candrakīrti. [...] La traduction de M. May est enrichie de notes très nourries ; les références indispensables s'y pressent, avec des explications où la compétence philologique soutient une pénétrante interprétation philosophique. Et l'introduction apporte du système de l'école du Milieu un exposé qui me paraît être, en sa brièveté, peut-être le meilleur qu'on ait donné à ce jour, tant par la clarté de l'expression que par la

William G. Beasley (1919–2006), Douglas Mills (1923–2005), Tadashi Ikeda (池田重), Patrick G. O'Neill (1924–2012).

61 Lettre à Étienne Lamotte du 5 avril 1960.

62 Lettre à l'auteur du 18 juillet 2017.

finesse nuancée de l'analyse. »[63] Louis Renou, qui s'y entendait, louera lui aussi la langue du traducteur : « J'ai lu depuis votre importante thèse sur le Mâdhyamika. Je suis bien éloigné de ces problèmes, mais je puis suffisamment en juger pour apprécier votre maîtrise et le particulier bonheur de votre langage. »[64]

Jacques May démissionne de la Bibliothèque Cantonale au 28 février 1961. Il s'active dès lors aux préparatifs de son séjour au Japon, où il part pour le compte du Fonds national suisse de la recherche scientifique, prétextant vouloir y étudier le *Prajñāpradīpa*, le grand commentaire de Bhā(va)viveka aux stances de Nāgārjuna, projet pour lequel il n'avait par ailleurs « aucun enthousiasme ». Le voyage de deux mois qui le conduit à Kyōto, « une odyssée », est mémorable : quinze jours de mer sur un bateau malien « absolument délicieux » pour rejoindre Bombay ; de là, traversée de l'Inde via Mysore, où il prononce une conférence qui, selon lui, « n'a pas trop bien réussi »[65] ; Bangalore ; Kañcīpuram ; Mahābalipuram, dont « le site est superbe, surtout le temple au bord de la mer »[66] ; et finalement Pondichéry,[67] où les Français – des géographes, non des indianistes, ces derniers le considérant « un peu comme un cheveu sur la soupe » – le reçoivent « comme un prince, comme un roi ».[68] A Ceylan, il visite Anuradhapura, Sigiriya, Polonnaruva, Dambulla, Kandy, Peradeniya, « le tour classique dans cette splendide jungle intérieure parsemée d'étangs »[69] ; à Ceylan, dit-il, « j'ai davantage admiré la nature que les monuments.

---

63 Paul Demiéville, « Préface », in May 1959b : iii–iv.

64 Louis Renou, carte postale à Jacques May du 17 mars 1960. Même écho chez Bernard Frank, ami fidèle et ex-condisciple de Jacques May, dans un courrier du 21 décembre 1959 concernant le livre : « [Q]uelle impression de force, de précision dans la pensée et quelle admirable obéissance de votre langage à ce que vous voulez dire ! J'y suis d'autant plus sensible que les mots, à moi, me manquent toujours et que je suis un très désolé tributaire des dictionnaires analogique et des synonymes. Mais votre langage marche avec votre esprit et il en épouse avec fermeté les contours les plus difficiles qui, ainsi parfaitement exprimés, deviennent clairs et accessibles. Pour la qualité du livre en tant qu'ouvrage savant, elle me semble au-dessus de tout compliment. »

65 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey.

66 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey.

67 « Très beau voyage de Bangalore à Pondichéry : tout d'abord, sept heures de car de Bangalore à Kañcīpuram, où la jeep de l'Institut d'indologie était venue me chercher avec à son bord l'archéologue de la maison, M. Patabiramin, un intéressant et pittoresque personnage. Nous sommes restés un peu plus d'une journée, avons ratissé tous les temples (mais je me souviens surtout du Kailasnath, de beaucoup le plus beau), et je me suis initié à manger dans les restaurants brahmanes, avec les doigts, sur les feuilles de bananier, en malaxant le riz et les petits tas de légumes. » (Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey)

68 Lettre du 31 juillet 1961 à un ex-collègue de la Bibliothèque cantonale et universitaire (BCU).

69 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey.

Le donjon de Sigiriya m'a paru l'illustration même du château où le roi Parikṣit se réfugie, en vain, pour échapper au roi des Nāga, Takṣaka : château bâti sur un pilier, digne de figurer dans un roman de chevalerie ».[70] Ayant gagné Bangkok, Jacques May cherche, en vain d'abord, à s'embarquer dans l'avion d'Angkor, toujours plein, « seule anicroche » à ce « prodigieux » voyage.[71] Avec Ceylan, Angkor Vat est assurément ce qu'il a vu de plus beau durant ce voyage, « avec l'harmonie des temples merveilleusement restaurés par les archéologues français, et de la forêt vierge ».[72] Jacques May rallie Kobé entre la fin de mai et le début de juin 1961. Au total, ce voyage, au cours duquel il se révèle « débrouillard à un point [qu'il] ne réalise plus maintenant », s'est déroulé sans le moindre embarras ni « le plus petit trouble de santé : pourtant j'ai bu : bu de l'eau ; bu du lait ; traversé des régions de lèpre endémique ; été piqué, ô combien, par des moustiques ; mangé même, à Bangkok, dans un restaurant chinois crasseux, des moules douteuses ».[73] Ce qui l'y a le plus intéressé, dira-t-il, « c'est la réalité asiatique contemporaine elle-même », et de même en ira-t-il, au début du moins, pour le Japon.[74]

Au Japon, Jacques May arrive « fatigué jusqu'à l'hébétude ».[75] C'est « dans un état semi-comateux »[76] qu'il affronte les « soucis d'installation »,[77] les « visites de politesse », accablé par la saison des pluies, les chaleurs et l'humidité d'un climat auquel il peine à s'habituer,[78] et qui le portent d'abord à différer la découverte du Kyōto historique. A un cher collègue de la Bibliothèque, Jacques May confie (31 juillet 1961) : « [J]e vis à la japonaise, suis installé sur des nattes, dors par terre, m'enfourne du riz dans la bouche à grands coups de baguettes, bois à grand fracas (chose permise aux hommes, mais non aux femmes), fréquente les bistrots du quartier où étudiants, ouvriers, petits artisans viennent regarder la "télé". Une seule exception : je suis installé sur une chaise devant un bureau, et non pas sur un coussin devant une table basse. » Il confesse également avoir « une vie sociale plus riche qu'elle ne fut jamais en Suisse ».[79] Afin d'apprendre le japonais, Jacques

70 Sigiriya fait l'objet d'une autre description dans une lettre du 31 juillet 1961 à un ex-collègue de la BCU. Il y décrit le château comme ce qu'il a vu de plus étrange durant son voyage.
71 Lettre du 31 juillet 1961 à un ex-collègue de la BCU.
72 Lettre du 31 juillet 1961 à un ex-collègue de la BCU.
73 Lettre du 31 juillet 1961 à un ex-collègue de la BCU.
74 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey.
75 Lettre du 31 juillet 1961 à un ex-collègue de la BCU.
76 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey.
77 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey.
78 Lettre du 31 juillet 1961 à un ex-collègue de la BCU.
79 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey.

May s'inscrit, « trop vite à [s]on gré », à l'école Naganuma (長沼), « qui se révéla la mort sans phrase, en ce sens que j'y mourais d'ennui sans pouvoir articuler une seule phrase japonaise ».[80] Moins de deux mois plus tard, il peut affirmer que « [l]e japonais est en progrès. J'ai quitté l'école Naganuma, qui ne me convenait pas du tout. On nous emberlificotait de formules de politesse inutilisables au lieu de nous apprendre le vocabulaire élémentaire ; on nous livrait les caractères chinois au compte-gouttes, tout se passait en hiragana : je ne sais pas de lecture plus fatigante à la vue. L'école est faite pour des Américains analphabètes. Je travaille seul, lis ce qui me tombe sous la main, en faisant attention à la différence entre langue écrite et langue parlée, et converse avec des étudiants ne sachant pas l'anglais : il y en a quand même pas mal, surtout à l'Université de Kyōto. »[81] Dès 1962, et jusqu'à son départ en 1968, Jacques May sera chargé de cours de bouddhisme « tibétain » à la Faculté des Lettres de l'Université de Kyōto, où, à la demande de Masaaki Hattori (服部正明), il commence semble-t-il à lire le *Madhyamakāvatāra* « avec un élève de M. Nagao [長尾雅人, 1907–2005], un étudiant brillant ».[82] Si les témoignages de ses étudiants d'alors divergent sur le point de savoir si Jacques May y lut le *Prajñāpradīpa* (chapitre 18)[83] voire, peut-être, le *Catuḥśataka* d'Āryadeva, il paraît acquis qu'il entreprit la lecture du *Madhyamakālaṅkāra(vṛtti)* de Śāntarakṣita à la demande de Masamichi Ichigō (一郷正道), à qui son maître Yamaguchi Susumu (山口益, 1895–1976) en avait confié la mission, et qui en publiera une monumentale édition en 1985. A Kyōto, il se rend rapidement célèbre pour son impressionnante capacité à reconstruire l'original sanscrit d'un texte à partir de sa version tibétaine, reconstruction par laquelle il ouvrait chacun de ses cours.[84]

---

80 Lettre du 31 juillet 1961 à un ex-collègue de la BCU.

81 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey.

82 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey. Selon Shōryū Katsura et Masamichi Ichigō (communication électronique, 29 juillet 2018), le brillant étudiant en question était probablement Noritoshi Aramaki (荒牧典俊).

83 Shōryū Katsura (courriel à l'auteur du 19 juillet 2018) : « I slightly remember we read the *Prajñāpradīpa* because May sensei wanted to translate some important chapters of that text ; unfortunately, Kajiyama sensei* told him that he was planning to do so, so that May gave it up. Kajiyama sensei translated some chapters into Japanese but never into foreign languages, except chapter 1. » *Kajiyama Yūichi (梶山雄一, 1925–2004).

84 Il se pourrait toutefois que la méthode d'enseignement de Jacques May ait varié au cours du temps (peut-être avec la lecture de la *Madhyamakālaṅkāravṛtti* avec Ichigō). Selon Shōryū Katsura (courriel à l'auteur du 17 juillet 2018), qui étudia avec Jacques May entre 1966 et 1968, « [t]he way May conducted the class was most unique. First he read his own Japanese translation of the text we read a week ago just to improve his Japanese, I suppose. Then he read the Tibetan text and wrote down his English translation on the blackboard, so that Japanese

Comme tout le laissait présager, Paul Demiéville « embauche » Jacques May pour le *Hōbōgirin*, un dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises fondé en 1929 par Sylvain Lévi (1863–1935) et Takakusu Junjirō (高楠順次郎, 1866–1945), avec Paul Demiéville pour rédacteur en chef dès l'origine. La publication du *Hōbōgirin*, interrompue par la guerre, s'était arrêtée au tome III.[85] L'invitation à reprendre le vénérable *Hōbōgirin* bouleverse cependant les plans de Jacques May, lequel abordait « sans aucun enthousiasme » son projet de recherche sur le *Prajñāpradīpa* de Bhā(va)viveka (projet dont la réalisation devait déjà être différée par un nouveau projet de compilation d'un index sanscrit-tibétain et tibétain-sanscrit de la *Prasannapadā* réputé rendre de grands services à l'étude du *Madhyamakāvatāra*).[86] A Constantin Regamey(?), Jacques May confie : « Je crois donc qu'avant de me mettre au *Prajñāpradīpa*, je vais éditer le reste de la *Prasannapadā* tibétaine et faire cet index. C'est un peu cavalier pour le Fonds National, et je ne le leur dirai pas. Mais de toute façon le projet *Hōbōgirin* bouleverse tout, et j'ai bien l'impression que, plus cavalièrement encore, je tirerai ma révérence au Fonds, si je puis dire, au bout de trois ans, pour rester ici à rédiger le *Hōbōgirin*. Il vaut mieux, bien entendu, que les gens de Berne n'en sachent rien jusqu'au fait accompli. Concernant le *Hōbōgirin*, ma position est très forte, non pas tant par mes mérites, que par le fait qu'aucun Français ne veut ou ne peut se charger du travail, comme M. Demiéville me le confirmait encore dernièrement ; il paraît disposé à remuer ciel et terre pour me faciliter la tâche, et lorsqu'un tel homme se met en mouvement, le trichiliomégachiliocosme tremble tout entier. Le danger, c'est l'attente : M. Demiéville a failli rejeter ses *āyuḥsaṃskāra* il y a quelques années, espérons qu'il pourra les retenir encore un peu ; car, avec la meilleure

---

students could follow the class – the class was conducted in English. He used to say that he liked speaking English unlike proud French people. He was good at Japanese, too, and I think I was communicating with him in Japanese because my spoken English was very poor in those days. » Selon Shōryū Katsura (courriel du 19 juillet 2018, ayant recueilli l'opinion d'Ichigō sensei), ce n'est qu'à l'initiative d'Ichigō que Jacques May modifia sa méthode pour commencer par une reconstruction sanscrite.

85 Sur le *Hōbōgirin*, voir aussi May 1979.

86 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey : « Tant l'index que la rédaction du *Hōbōgirin* sont des travaux relativement bêtes, qui conviennent au personnage de moyenne envergure que je serai toujours. Ayant saisi, je crois, la quintessence du Mādhyamika, je ne suis pas disposé à en bavarder des commentaires détaillés (sic), qui me plongeraient dans ce que M. Renou appelait gracieusement "le trou noir de la dialectique bouddhique", et qui, je pense, exigeraient un appareil logique que je ne possède pas et ne suis pas disposé à acquérir : je suis de ceux qui voient, dans la philosophie, plutôt une poésie qu'une grammaire ; et bien que fort peu *ārya*, j'inclinerais à leur *tūṣṇīṃbhāva*. Quant à en écrire l'histoire, la seule idée m'en fait horreur. »

volonté du monde, je ne puis envisager de commencer avant le début de 1963 : il faut que je sois capable de lire [l'encyclopédie] Mochizuki [望月佛教大辞典] sans peine et de m'entendre en japonais avec M. Yamada, le patron japonais de l'affaire. »[87] Relayés par ceux de Jean Filliozat, les efforts de Paul Demiéville ne tardent pas à porter leurs fruits. De 1962 à 1965,[88] Jacques May travaillera au tome IV du *Hōbōgirin* en tant que chargé de recherche boursier du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), puis, de 1965 à 1968, en qualité de membre de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO), ce qui porte à trois les postes successifs occupés durant son séjour japonais (lectorat à Kyodai mis à part). Un voyage « triomphal » de Demiéville au Japon en 1966 vaut à Jacques May d'être promu au rang de rédacteur en chef du *Hōbōgirin*, Paul Demiéville en devenant de fait le directeur. Le volume IV paraît en octobre 1967 avec dix-sept contributions (co-) signées par lui ; le volume V, en 1979, soit onze ans après le retour de Jacques May en Suisse, avec cinq contributions majeures : « Chōrō (長老) » (pp. 380–392), « Chōsai (長齋) », pp. 392–407, avec Antonino Forte (1940–2006), « Chūdō (中道) », pp. 456–470, avec Katsumi Mimaki, « Chūgan (中觀) », pp. 470–493, « Chūgenjō (中間定) », pp. 493–496, avec André Bareau.[89] La rédaction du *Hōbōgirin* mobilise toute une lignée d'étudiants de Gadjin Nagao, généreusement « prêtés » pour dépouiller le canon bouddhique chinois et en collecter les matériaux utiles à la compilation des entrées : Noritoshi Aramaki, Masamichi Ichigō, Shōryū Katsura, Kazufumi Oki (沖和史), Osamu Hayashima

87 Lettre du 25 septembre 1961, peut-être à Constantin Regamey. Il s'agit du sanscritiste Yamada Ryūjō 山田龍城 (1895–1979), président du comité japonais pour la publication du *Hōbōgirin*, que Demiéville présentait comme « [s]on vieil ami ». Il était le père d'un ami fidèle de Jacques May : le prof. Yamada Meiji 山田明爾 (1935–2015).

88 Jacques May s'est expliqué dans une lettre du 18 juillet 2017 sur la raison pour laquelle il avait commencé à travailler pour le *Hōbōgirin* dès 1962, soit avant la fin prévue (1963) de son mandat au Fonds national suisse : « Le *Hōbōgirin*, [...] on ne trouvait personne pour le reprendre. Demiéville lui-même n'en avait plus le temps. Ce n'était pas que cette publication m'intéressât vraiment. Je le trouvais mal présenté, avec ses pages sans alinéas, trop difficile pour être utile, et je ne le cite guère dans ma thèse. Mais j'avais le désir de travailler sur le terrain, et de faire en Orient un séjour de longue durée. J'abondai donc dans le sens de P. Demiéville. Mais j'avais des engagements envers le Fonds National suisse. Et là, tenez-vous bien : Demiéville décide d'aller lui-même arranger les affaires à Berne ! Inouï. A Berne, il eut affaire au président ou directeur du Fonds National [...]. Diplomate et négociateur consommé à ses heures, Demiéville réussit à convaincre le Fonds National de me "prêter" au *Hōbōgirin*, quitte à arranger pour moi une carrière en Suisse, si l'éventualité se présentait. »

89 A la parution du vol. V, Jacques May renonce à la rédaction en chef ; Jacques Gernet en devient le nouveau directeur, et Hubert Durt, membre de l'EFEO, le rédacteur en chef (septembre 1980), avec Anna Seidel ; le fascicule VI paraît en 1983 sans contribution de Jacques May, mais publié en grande partie sous sa supervision à titre de rédacteur en chef jusqu'en 1979 ; le volume VII paraît en 1994.

(早島理), et Katsumi Mimaki. Des trois premiers, Jacques May écrira, le 22 mars 2016 : « Sans me faire perdre la face, ils m'avaient rendu un service inestimable, en un temps où je balbutiais le chinois, et en un temps où les références étaient souvent données seulement en *juan* 巻 volumes chinois. Soit cinq pages de chinois à lire (exceptionnellement vingt). Je me rappelle Aramaki feuilletant quelques pages de *Taishō* [大正新脩大藏經] et disant : "Voilà. C'est ici", en désignant les cinq ou dix caractères concernés. » Le dernier domicile de Jacques May au Japon,[90] au Rinkōin (林光院, relevant du temple Shōkokuji (相國寺); mars 1965–1968) où il travaillait au *Hōbōgirin*, deviendra, sur son insistance[91] et grâce aux efforts de Hubert Durt, le *kenkyūshitsu* (研究室) du grand dictionnaire.

C'est que dès 1967, le Fonds national suisse, de concert avec la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne et son doyen André Rivier (1914–1973), s'avise de faire rentrer Jacques May au pays en lui confiant une chaire *ad personam* de professeur extraordinaire de philologie bouddhique. L'initiative coïncide avec la remise à Jacques May, le 15 février 1967, du Prix Werner Näf du Fonds national suisse. Dans la laudatio, le FNS exprime « l'espoir qu'il voue ses forces et ses connaissances au développement des études orientales

90 Au Japon, Jacques May avait résidé d'abord au Hifumisō (一二三荘; mai 1961-mars 1963, adresse précisée dans une lettre du 31 juillet 1961, de Kyōto : Hifumi-so 17, Hinuguchi-cho 27, Tanaka, Sakyo-ku, Kyōto), puis au Zuiunken (瑞雲軒, mars 1963–mars 1965). Dans une lettre à l'auteur du 7 août 2018, Jérôme Ducor précise que « [c]elui-ci se trouve dans l'enceinte du Daitokuji [大徳寺], temple principal de l'une des branches de la tradition Rinzai [臨済] du Zen. Or, le Zuiun'ken était dans la mouvance d'une autre dépendance du Daitokuji, le Ryōsen'an (龍泉庵), dont Jacques May était donc le locataire. Et dans ce dernier régnait la Révérende Ruth Fuller Sasaki (Jōkeini 紹渓尼, 1892–1967)* qui l'avait restauré pour en faire une branche du "First Zen Institute in America" et y accueillir des Occidentaux attirés par le Zen, tout en se consacrant à la publication des textes du Rinzai. » *Jacques May décrira Ruth Fuller Sasaki comme « [s]a féroce propriétaire américaine » (lettre à Jérôme Ducor du 21 janvier 1995). C'est dans ce milieu aussi que Jacques May fit la connaissance d'Elisabet de Boer (1912–1995), une Suissesse aisée établie au Japon où elle pratiqua la méditation zen. Deux décennies plus tard, de retour en Suisse, elle le sollicita pour qu'il mette en forme ses dernières volontés, qui – outre le don de son corps à la science – consistaient en la création d'un important fonds voué spécifiquement et exclusivement aux études bouddhiques à l'Université de Lausanne. Cette vieille demoiselle pratiquait toujours le zazen à 80 ans passés. Au titre de l'anecdote, on peut enfin signaler que Jacques May sous-loua le Zuiunken à l'écrivain et voyageur genevois Nicolas Bouvier (1929–1998), qui s'y installa pendant cinq mois avec femme et enfants en 1964. L'écrivain évoque dans *Japon* (1967) ce « sinologue occidental » qui lui prodigua alors « une infinité de conseils de prudence qui se résumaient à ceci : faites tout ce que vous voulez ... sauf "mauvaise impression". »

91 Lettres du 11 février 1968 à Paul Demiéville, Jean Filliozat et Michel Soymié.

en Suisse, où elles n'occupent pas encore la place qu'elles devraient dans la recherche et l'enseignement supérieur ». Il semble qu'on ait cherché, du côté du Conseil national de la recherche (alors présidé par le prof. Alexander von Muralt [1903–1990]), à coordonner la création de la chaire *ad personam* avec la création d'un Institut d'Études Orientales à l'échelle suisse (ou « Institut suisse d'études sur l'Extrême-Orient ») qu'évoque, avec le désir d'en voir le projet se réaliser sous la supervision de Jacques May, Olivier Reverdin (1913–2000) dans une lettre datée du 26 octobre 1967, et dont on discutait encore l'emplacement en 1968.[92] Dans trois lettres de même teneur datées du 11 février 1968, Jacques May s'en ouvre simultanément à Paul Demiéville, Jean Filliozat et Michel Soymié (1924–2002). A son bienfaiteur et patron Paul Demiéville, Jacques May écrit : « J'ai bien des raisons d'accepter, dont la meilleure est sans doute que, arrivant à la quarantaine, et après sept ans de séjour en Extrême-Orient, j'ai le désir de rentrer au pays et de m'y établir de façon définitive [...]. Une autre raison, moins bonne, mais importante aussi, est que, au fond, je m'entends mal avec les Japonais. Des nuances : je suis en excellents termes avec mes collègues de l'Université de Kyōto ; je ne m'entends pas bien avec la MFJ[93] ; et je déteste cordialement les fonctionnaires de l'Education nationale et des finances, dont la tyrannie bureaucratique soupçonneuse et tracassière me réduit depuis plus d'un an à de mesquines besognes de secrétariat et de comptabilité. En vérité, le "gouvernement éclairé" vaut le Bakufu de calamiteuse mémoire. Et comment espérer qu'une administration change ses routines ? » Plus bas, Jacques May avoue ne guère se sentir « la vocation d'un établissement définitif en Orient ». Dans la même lettre, il s'inquiète aussi du « trou » que va laisser la disparition de sa bibliothèque personnelle (canon pāli, *Taishō, Kokuyaku Issaikyō Indo Senjutsu-bu* [国訳一切経印度撰述部], mais aussi de très nombreux « isolés »). Jacques May demande à Demiéville et à Filliozat de « soutenir Durt à fond », dont il dit, peut-être non sans quelque sarcasme : « Il est peut-être mieux fait que moi pour réussir dans un poste de rédacteur en chef : plus de souplesse, plus de sociabilité, moins d'aversion pour les besognes "mondaines". Il faudrait qu'à l'expiration de son contrat avec le Ministère japonais de l'éducation, il puisse entrer séance tenante à l'EFEO. » Enfin, il plaide pour que « le *Hōbōgirin* puisse s'appuyer ici [à Kyōto] sur un établissement permanent, à l'abri des vicissitudes des carrières personnelles », communiquant à Jean Filliozat le prix des terrains à Kyōto.

92 Lettre du 5 mars 1968 de M. André Rivier, doyen de la Faculté des Lettres.
93 Maison franco-japonaise de Tōkyō.

1968–1992

Jacques May fait son retour en Suisse le 24 mai 1968 pour prendre le poste de professeur extraordinaire *ad personam* (subside personnel du FNS) auquel le nommera le Conseil d'Etat du Canton de Vaud dans sa séance du 20 septembre 1968 : « professeur extraordinaire *ad personam* à temps plein à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, dès le 15 octobre 1968 », avec « trois heures hebdomadaires d'enseignement de philologie et de philosophie bouddhiques, le reste de [son] temps étant consacré à la recherche ». Les témoignages paraissent manquer sur les premiers mois de son retour en Suisse. Tristesse, doutes et regrets semblent pourtant l'accabler rapidement.[94] Son père, René May, décède le 4 mars

94 Le Fonds national suisse le presse de remettre un « Rapport sur les possibilités de créer en Suisse un Institut d'études sur l'Inde et l'Extrême-Orient », rapport qu'il remettra, fâché, le 12 mars 1969. Il y détaille les forces en présence ville par ville au niveau des ressources académiques et du personnel, des bibliothèques, de la relève, etc., sans conclusion claire concernant l'institution où établir l'institut. Dans une lettre du 4 février 1969 à Olivier Reverdin dans laquelle il annonce la prochaine remise du rapport, Jacques May fait la confidence que voici : « [L]e Fonds National m'a demandé de me soumettre à une formalité qui m'a été peu agréable : j'ai dû prendre l'engagement "d'accepter, le cas échéant, mon transfert à l'Université de laquelle dépendra le Centre suisse d'études sur l'Extrême-Orient, et de ne pas y faire opposition". Il était trop tard alors pour refuser ou même pour discuter, puisque je devais remettre ma démission à l'Ecole française d'Extrême-Orient au plus tard le 31 juillet [1968]. Mais je n'ai, par exemple, aucun désir de me fixer en Suisse alémanique, ni même d'enseigner dans une université suisse allemande : je serais minorisé [majorisé dans le texte$_{VE}$] par mes collègues alémaniques, et entraîné dans l'orbe allemande, alors que toute ma formation est française et que je conserve des relations suivies avec mes collègues de Paris. [...] Suivant le résultat que l'enquête pourrait donner, me demander de la mener revient à me demander de tresser la corde pour me pendre. D'où mon enthousiasme mitigé à son égard. Un engagement est un engagement, et je n'ai pas l'intention de revenir sur celui qu'on m'a fait prendre. Mais si le futur Institut s'établissait en Suisse allemande, je serais probablement amené à donner ma démission tôt ou tard, et à reprendre du service à l'Ecole française d'Extrême-Orient, où l'on ne demanderait pas mieux que de me reprendre, comme le directeur [Jean Filliozat, directeur de l'EFEO jusqu'en 1977$_{VE}$] me l'a encore confirmé en janvier lors de mon dernier passage à Paris. En ce qui concerne la Suisse romande, je persiste à m'opposer à Fribourg, à cause de son caractère confessionnel. Malgré les bonnes dispositions évidentes de la Faculté des Lettres, je ne tiens pas à rester à Lausanne, trop provincial. Mon véritable vœu serait que l'Institut se crée à Genève, ville cosmopolite, ouverte sur le monde, pourvue d'un aéroport, et d'un rayonnement sans comparaison avec ses dimensions relativement modestes. Dans les trois disciplines majeures qui seraient cultivées à l'Institut – indianisme, sinologie, études bouddhiques – l'école française tient actuellement la tête. On a pu dire que le français était la langue de la sinologie, et on peut le dire encore, grâce aux travaux de M. Paul Demiéville et de ses disciples. Dans les études bouddhiques, le *Hōbōgirin* fournit des traductions d'une précision sans pareille, grâce à un système d'équivalents français des termes sanscrits et chinois qui a ses faiblesses, mais dont

1969. Ses doutes ne paraissent nullement dissipés en 1970–1971, lorsque André Bareau, récemment élu au Collège de France, lui « offre » une direction d'études à l'EPHE.[95] Dans une lettre du 20 janvier 1971, Bareau va jusqu'à préciser les conditions salariales et fiscales attendant Jacques May s'il est élu à l'EPHE. Le 26 septembre 1971, ce dernier lui répond défavorablement : « [D]écidément, il ne faut pas compter sur moi pour reprendre la direction d'études que vous m'avez si généreusement offerte. [...] Je n'ai jamais montré beaucoup d'enthousiasme à la perspective de m'installer à Paris, et n'ai pas caché que cette solution ne représentait pour moi qu'un pis-aller, mon véritable désir étant de retourner m'établir en Orient. Je n'aime pas la Suisse et n'y suis pas heureux, c'est une chose entendue. Mais faut-il vraiment lui préférer Paris ? J'y trouverais l'avantage de conditions de travail plus favorables, sans qu'elles égalent celles que j'avais à Kyōto. Mais la vie à Paris, la vie quotidienne, je puis dire sans exagérer qu'elle ne m'inspire que répulsion. Les grandes villes d'Occident sont de moins en moins des pôles d'attraction. Je pense au logement, à l'appartement spacieux et bien situé que j'ai ici, et qu'il me faudrait troquer contre quelque cagibi étriqué et bruyant [...]. » Il

---

il n'y a aucun parallèle en anglais, bien moins encore en allemand. Le meilleur bouddhisant d'Europe, le savant belge Etienne Lamotte, est également de langue française. Le domaine indien reste dominé par la grande figure de Louis Renou, dont les disciples poursuivent l'œuvre. » Ces doutes s'étaient-ils fait jour dès son retour en 1968 ? Dans une lettre datée du 15 septembre 1968, Étienne Lamotte lui écrit : « Vous regrettez peut-être l'Orient, mais votre venue en Europe était vraiment une nécessité. Pour moi personnellement, c'est un bienfait du Ciel car, comme vous l'avez déjà constaté, plus rien ne va ici que la contestation creuse et la critique purement négative. Elle vaut peut-être du point de vue absolu, mais en rejetant même la *saṃvṛti* elle est vouée à un échec complet. Je crois que vous pouvez jouer un grand rôle dans nos études et constituer une transition valable entre les anciennes traditions et le monde nouveau en formation, monde qui échappe à des vieillards comme moi, mais que vous devez absolument dominer. [...] Vous êtes un de ces rares privilégiés qui possède à la fois des dons naturels exceptionnels, la formation requise et surtout le feu nécessaire pour entreprendre et continuer jusqu'à bout de souffle. [...] Excusez-moi de vous parler comme à un frère : c'est moins pour vous que je le fais que pour l'œuvre à laquelle vous êtes voué. »

95 Dans un « Mémoire sur l'opportunité de donner un successeur à M. le professeur Constantin Regamey dans le domaine des langues orientales » (1er septembre 1975), Jacques May déclare (pp. 15–16) que « [p]ar deux fois, au cours de ces dernières années, il a été pressenti pour un poste à Paris : en 1971, et tout récemment encore en juin 1975. Il a préféré y renoncer, par égard pour le Fonds National et l'Université de Lausanne, qui ont constamment suivi et soutenu ses travaux et ses recherches ; par crainte, aussi, de la vie parisienne, des maquis administratifs français, des aléas toujours considérables que comporte une carrière à l'étranger. Mais si la disparition de la chaire d'indianisme à Lausanne devait le laisser isolé, avec un enseignement tronqué, sans portée et sans avenir, il pourrait être amené à reconsidérer la fin de sa carrière et à chercher – sinon à trouver – un autre établissement pour la vingtaine d'années qui lui reste à courir. » J'ignore quelle sollicitation lui fut faite en 1975. André Bareau quitte l'EPHE au printemps 1973.

poursuit : « A la vérité, je m'étais laissé tenter surtout à cause des possibilités de séjours en Asie. Mais, à la réflexion, elles ne paraissent pas si séduisantes. De quoi s'agira-t-il en effet ? De voyages répétés, hâtifs, trop courts, "officiels", encombrés d'obligations et de corvées. » Puis : « [P]ersonnellement, je reste persuadé qu'une bonne solution serait de retourner m'établir au Japon, et de m'y atteler de nouveau au travail du *Hôbôgirin*, qui, lui, me paraît utile, et qui est le seul qui m'intéresse vraiment. [...] Si cette solution est impraticable, j'aime mieux garder ma situation présente, qui, en fin de compte, m'assure probablement davantage de loisir que celle que j'aurais à Paris, et qui n'exclut pas la possibilité d'une rupture radicale, telle qu'un départ pour le Canada ou l'Australie, par exemple, que j'avais déjà envisagée une fois durant mon séjour à Kyôto, quand j'étais encore au service du CNRS suisse. Ces raisons de ne pas aller à Paris, que je vous ai exposées, entrent dans un malaise plus général. Depuis toujours, j'ai pressenti la difficulté que j'éprouverais à entrer dans une carrière "normale", où, dès la quarantaine, on est englouti dans des activités d'enseignement et privé de sa liberté de mouvement. M'y voici en plein. Trouverai-je une solution, et laquelle ? » Dans une lettre du 5 janvier 1971 à Käthe Steinhardt, à qui il narre son voyage à Venise de juillet 1970 (via Einsiedeln, Neuschwanstein, Garmisch-Partenkirchen, Innsbruck, le Brenner et Postojna), Jacques May dit aspirer à « quitter l'Europe et [...] repartir en Extrême-Orient : car, malgré ma belle situation et mon bel appartement, je trouve ma vie ici cruellement étriquée. »

A la même époque, il consacre « de grandes recherches »[96] à sa contribution au vingt-cinquième anniversaire de la Société suisse d'études asiatiques que célébrera une livraison spéciale des *Études Asiatiques/Asiatische Studien* : ce sera « La philosophie bouddhique idéaliste », dont Étienne Lamotte écrira, dans une carte postale du 1er octobre 1971 : « Ce petit mot pour accuser bonne réception de votre admirable synthèse sur le Vijñānavāda. J'y retrouve, encore perfectionnées, les qualités exceptionnelles de votre esprit. Cette étude est un vrai joyau que de La Vallée aurait hautement apprécié. » Ou, du même, dans une lettre du 8 juin 1974 : « Ma référence à ce *maṇiratna* qu'est la "Philosophie bouddhique idéaliste" ne voulait être ni une félicitation ni, encore moins, un encouragement, mais une appréciation objective de ce que j'ai lu de meilleur sur le Vijñānavāda. Votre étude est une bouée de sauvetage dans la mer des publications incohérentes qui tente de nous submerger. »[97] Comme avec Demiéville, les rapports avec Lamotte sont étroits, constants et chaleureux. A l'invitation de ce dernier, Jacques May passe huit jours en Belgique (peut-être à Ave)

96 Lettre du 5 janvier 1971 à Käthe Steinhardt.

97 Voir Lamotte 1973: I.ix.

pour l'aider à démêler l'écheveau des dix-huit vacuités de *Traité* IV.1995–2151.[98] Le 24 août 1972, Lamotte lui écrit : « C'est à mon tour de vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi. Sur le chemin miné de la vacuité il me fallait un guide et un contrôle, et vous avez rempli ce rôle avec autant de sérieux que de patience. Nous n'avons pas épuisé, et pour cause, le mystère de la *dharmatā*, mais nous sommes les seuls, je crois, à nous être débarrassés de tout *abhiniveśa*. C'est pourquoi notre entente a été merveilleuse et s'est même étendue à des domaines extra-scientifiques. Nous n'avons pas eu exactement la même formation, mais sur tous les points nos idées et, qui mieux est, nos réactions instinctives, coïncidaient. J'ai vécu en votre compagnie une expérience rare et, ne fût-ce qu'à ce titre, je suis reconnaissant aux études bouddhiques. » A compter de 1972, Jacques May siège au comité éditorial des *Études Asiatiques/Asiatische Studien*, mandat qu'il n'abandonnera qu'à fin 2010. Le 31 janvier 1973, il prononce sa leçon inaugurale, « Études bouddhiques : domaine, disciplines, perspectives ». Il y déclare notamment que « [l]es études bouddhiques, qui donnent accès à cet univers très différent du nôtre, et aux civilisations originales où le bouddhisme s'est développé, redressent les perspectives, remettent la civilisation occidentale à sa juste place, la confrontent avec l'autre, et sont ainsi une école privilégiée d'universalité ».[99] Dans le discours qu'il tient lors du *Dies Academicus* du 25 novembre 1976, Jacques May redit voir dans l'étude du bouddhisme « une école de décentrement et d'universalité ».[100] A l'automne 1977, il séjourne trois mois à Kyōto où, sur l'invitation de la Faculté des Lettres (en fait, du grammairien Yutaka Ōjihara [大地原豊, 1923–1991]), il dirige un séminaire consacré au *Catuḥśataka* d'Āryadeva, œuvre qui, avec le commentaire de Candrakīrti, constituera son objet de recherche principal jusqu'à la fin des années 1980. Le voyage d'aller, par le Transsibérien, a été mémorable.[101] Le retour ne l'est pas moins. A Étienne Lamotte qu'il vient de revoir au Japon, Jacques May confie, dans une lettre du 14 juillet 1979 (sic) : « Mon retour du Japon en Europe a été aussi merveilleux que je l'espérais. J'ai vu deux endroits que je voulais voir avant de mourir, Bénarès et Ispahan. J'ai trouvé Bénarès parfaitement épouvantable de crasse, de misère, de puanteur. Mais c'est une impression forte, que je ne voudrais pas avoir manquée : vraiment, la ville de Śiva le destructeur. [...] En contraste parfait avec la crasseuse touffeur indienne, la pureté glacée des hauts plateaux iraniens l'hiver : 30 degrés à Bombay, 0 à Téhéran ; et, en

98 Voir *Traité* IV.xvi.

99 May 1973: 19.

100 May 1977: 67.

101 Concernant le nord vaudois et la « Route sublime » revus le 21 avril 2016 (lettre à l'auteur du 9 mai 2016) : « Les perspectives nordiques m'ont rappelé certain tronçon du Transsibérien, où la voie ferrée se hisse, en un vaste lacet, au niveau des plateaux qui cernent de loin la vallée de l'Amour en son point le plus septentrional, au nord de la frontière mandchourienne. Là aussi, libre accès à la bise polaire. »

face de l'architecture compliquée, compacte, des temples indiens, la géométrie aérée, immatérielle, des mosquées ocre et turquoise se découpant sur le bleu translucide du ciel. »

Vers 1975, la crise paraît surmontée, mais une nouvelle tempête se prépare, liée aux vicissitudes de la succession de Constantin Regamey, appelé à prendre sa retraite en juillet 1977. Dans un rapport du 14 février 1975, May préconise la nomination d'un professeur extraordinaire de langue et de littérature sanscrites pour l'automne 1977. Administration et autorités facultaires ne l'entendent toutefois pas ainsi. Dans une lettre à Guy Bugault (1906–2002) datée du 17 mars 1976, Jacques May résume ainsi la teneur de l'entretien téléphonique qu'il vient d'avoir avec le doyen de la Faculté des Lettres : « [L]e doyen de la Faculté [...] m'a laissé entendre que, vu la conjoncture, la chaire de mon maître et collègue ne serait probablement pas repourvue. Mon propre poste n'est, je crois, pas en question ; mais ce qui est sûr, c'est que, dans ces conditions, il deviendra purement décoratif. Vaudra-t-il mieux m'accommoder d'un tel rôle, ou retourner en Orient pour des fonctions plus aléatoires, mais plus consistantes ? » La situation est grave, car le certificat d'études bouddhiques créé à Lausanne en 1972 à la demande d'un étudiant[102] repose sur l'étude parallèle du sanscrit (« certificat de langues et littératures orientales »).[103] La non-reconduction du poste de Regamey, qui inclut l'enseignement du sanscrit, menace les équilibres chèrement acquis durant les années précédentes : quel sens aura donc un certificat d'études bouddhiques amputé du sanscrit ? Dans une lettre du 2 septembre 1976 (à Yutaka Ōjihara ? le destinataire japonais y est décrit comme « le véritable héritier » de Louis Renou), Jacques May résume ainsi les événements récents : « La succession Regamey a pris plutôt mauvaise tournure. Les Finances s'en sont mêlées, et quand les Finances interviennent, cela ne vaut jamais grand-chose. M. Regamey avait deux tiers [sic !] de poste ; j'avais espéré porter la succession à un poste complet ; et elle a été réduite à un demi-poste. En compensation, on m'a "promu à l'ordinariat" : de professeur

102 Il s'agissait de François Obrist.

103 D'après un document dactylographié de novembre 1972, ce cursus s'organisait comme suit : « Premier certificat : Ecrit : Version pāli ou tibétaine ; Oral : Explication d'un texte tibétain ou pāli ; Programme : Un texte pāli, deux textes tibétains, lectures prescrites. Deuxième certificat (discipline secondaire) : Ecrit : Version chinoise ; Oral : Interrogation d'histoire ou de philosophie du bouddhisme ; Programme : Un texte chinois, deux sujets d'histoire et de philosophie du bouddhisme. Deuxième certificat (discipline principale) : Ecrit : Mémoire, version chinoise ; Oral : Discussion du mémoire, interrogation d'histoire du bouddhisme, interrogation de philosophie du bouddhisme ; Programme : Un texte chinois, trois sujets d'histoire et de philosophie du bouddhisme. »

"extraordinaire", c'est-à-dire renouvelable tous les deux ans, je suis devenu professeur "ordinaire", nommé définitivement. Une garantie de stabilité qui n'est pas à dédaigner par les temps qui courent. La manœuvre avait l'avantage de ne pas coûter un sou à l'Etat [...]. »[104] Heinz Zimmermann[105] est nommé à la succession de Constantin Regamey en 1977, sur une demi-chaire qui sera portée à 5/6e de chaire en 1978 à la suite d'un savant imbroglio, et à une chaire complète en 1981. L'heure est également à la préparation d'un plan d'étude pour la coopération Genève-Lausanne (deux universités voisines mais aux traditions très différentes), finalement élaboré en 1983 par Alex Leukart, chargé de cours de grammaire comparée indo-européenne à l'Université de Genève. De 1980 à 1984, Jacques May est membre de la Commission de la recherche de l'Université de Lausanne, représentant la Faculté des Lettres. En 1981 paraît un numéro spécial (25/2) d'*Études Asiatiques/Asiatische Studien* en hommage à Constantin Regamey, lequel avait présidé la Société suisse d'études asiatiques de 1962 à 1971. Le volume, qui s'ouvre sur un liminaire où l'on croit reconnaître la main de Jacques May, contient des contributions de Carl-A. Keller (1920–2008), Jacques May, Marceline de Montmollin (1931–2011), Pierre Python (1917–2002), Cristina Scherrer-Schaub et Heinz Zimmermann. En 1982, une livraison des *Études de Lettres* (3) est consacrée aux travaux de la Section des langues et civilisations orientales, avec des textes de Claude Sandoz, Heinz Zimmermann, Jacques May, Cristina Scherrer-Schaub et Tom Tillemans. Dans ces deux publications, Jacques May donne les troisième et quatrième volets d'un cycle de cinq articles consacrés à « Āryadeva et Candrakīrti sur la permanence » dans lesquels le maître traduit, du tibétain qu'il édite, le *Catuḥśataka* d'Āryadeva et sa *Ṭīkā* ou *Vṛtti* par Candrakīrti. Ce cycle d'articles, qui reflète un Jacques May au firmament de son érudition et de son autorité, pleinement maître de son style, peut être tenu pour son dernier travail de grande ampleur.[106] Il retrouve le Japon, et

104 Le Conseil d'Etat promeut Jacques May à l'ordinariat dans sa séance du 28 juillet 1976.

105 Une lettre de Lamotte (retraité depuis 1974) datée du 16 janvier 1977 suggère que Jacques May avait peut-être songé à lui succéder à Louvain – en voie de devenir Louvain-la-Neuve ; Lamotte l'en dissuade dans un langage qui n'honore pas l'Université de Louvain... Dans une lettre à Lamotte du 1er août 1971, Jacques May avait d'abord suggéré Heinz Zimmermann comme possible candidat à la succession de Lamotte (lequel lui demandait conseil dans une lettre du 26 juillet 1971) : « Nous avons un bon tibétisant en la personne de Heinz Zimmermann, Bâlois, homme de grande culture et de caractère aimable, qui sait fort bien le français et pourrait sans doute assumer un enseignement dans cette langue. »

106 Les cinq articles devraient faire l'objet d'une réimpression en 2018 ou, plus sûrement, 2019 (Institut d'études indiennes, Collège de France).

notamment Hiroshima, en octobre 1984, et bénéficie d'un congé scientifique lors du semestre d'hiver 1985–1986.

Jacques May compte alors plusieurs étudiants de futur renom. Katsumi Mimaki, qui entreprend une thèse en philosophie bouddhique sous la direction de Colette Caillat à Paris,[107] passe l'été de 1972 (et une partie de l'été de 1973) à Lausanne. May et Mimaki préparent une traduction française du *Jñānasārasamuccaya* et compilent, pour le compte du *Hōbōgirin*, l'entrée « Chūdō (中道) ».[108] Toujours dans la lignée du Mādhyamika, Henry W. Isler entreprend en 1979 sous la direction de Jacques May un projet de recherche du Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique (n° 1.941–0.79) portant sur ses prolongements chinois (à travers le *Sanlun xuanyi* 三論玄義 [T. 1852] de Jizang 吉藏 [549–623]); dès 1979, François Obrist débute une thèse, initialement soutenue par le FNS, consacrée au *Daśabhūmivibhāṣāśāstra* (十住毘婆沙論, T. 1521) attribué à Nāgārjuna[109] ; Jacques May invite également Isler et Obrist à compiler un index chinois-sanscrit de la *Mahāvyutpatti*. Entretemps, en 1976, il accueille Cristina Anna Scherrer-Schaub, élève à Fribourg, entre autres, de Constantin Regamey, de Guido Küng et du logicien dominicain Jósef M. Bocheński (1902–1995), avec lesquels elle travaille depuis 1972 à une thèse de doctorat consacrée aux philosophes américains Jerry Fodor (1935–2017) et Jerrold J. Katz (1932–2002) ; à compter de 1977, elle travaillera à l'édition critique et à la traduction française de la *Yuktiṣaṣṭikāvṛtti* de Candrakīrti, notamment sous les auspices du Fonds national suisse, pour lequel Jacques May reprend à titre de requérant principal, le 14 juillet 1980, le projet de recherche (n°1.685–0.78) « Candrakīrti : *Yuktiṣaṣṭikā-vṛtti*, édition critique, traduction et étude approfondie ».[110] Cristina Scherrer-Schaub sera rejointe un peu plus tard (1979) par Tom J.F. Tillemans, formé à la philosophie à Vancouver (1968–1972), et de retour d'un séjour d'un an et demi à Dharamsala (décembre 1974–juin 1976) où il s'est formé à la philosophie et à la logique bouddhiques auprès d'autorités tibétaines traditionnelles. A la même époque, Katsumi Mimaki séjourne 14 mois (15 septembre 1980–14 novembre 1981) à Lausanne pour y travailler à une monographie consacrée à la doxographie tibétaine

107 Katsumi Mimaki a été boursier du Gouvernement français entre 1972 et 1975. La thèse, soutenue le 7 juin 1975 devant un jury composé de Colette Caillat, André Bareau, Jacques May et Kamaleshwar Bhattacharya, est parue en 1976 sous le titre : *La réfutation bouddhique de la permanence des choses (sthirasiddhidūṣaṇa) et la preuve de la momentanéité des choses (kṣaṇabhaṅgasiddhi)*, Paris, Institut de Civilisation Indienne (PICI 41).

108 « C'était un grand honneur pour un pauvre petit étudiant de cosigner un article avec un grand professeur comme lui. » (Message électronique de Katsumi Mimaki à l'auteur, 24 juillet 2018).

109 Les papiers de Jacques May contiennent un dossier de 142 feuillets consacré à ce traité.

110 Projet dont le requérant principal avait été, pour la période 1976–1978, Constantin Regamey (Jacques May n'en était alors que le requérant « associé »). Le projet courut jusqu'en 1982.

Blo gsal grub mtha', qui paraîtra en 1982 à Kyōto.[111] Tillemans et Mimaki profitent d'approfondir leur pratique du tibétain au Mont-Pèlerin, sur les hauts de Vevey, où la communauté dGe lugs pa *Rabten Choeling* vient d'être fondée (1977). Après un mémoire de licence (1983) consacré au *Pramāṇavārttika* de Dharmakīrti, Tillemans gagne l'Université d'Hiroshima (1983–1985) pour le compte du Ministère japonais de l'éducation, où enseigne Shōryū Katsura, lui aussi un ancien du *Hōbōgirin* et de l'Université de Kyōto. Le 1er octobre 1985, Jacques May obtient pour lui un subside du Fonds national suisse (n°1.143–0.85) pour un projet intitulé « Le *Catuḥśataka* d'Āryadeva, chapitres XII et XIII, et ses commentaires : introduction, traduction, édition et notes », continué à partir du 1er octobre 1988 (n°1.801–0.88 ; 1000–002387). Ce second projet aboutit à la thèse de doctorat de Tillemans, collaborateur doctorant du projet et privat-docent de tibétain depuis 1989, soutenue le 17 février 1989 devant un jury composé de Jacques May, Jean François Billeter, Johannes Bronkhorst et David Seyfort Ruegg.[112] Quant à Cristina Scherrer-Schaub, elle soutient sa thèse le 4 décembre 1990 à Lausanne devant un jury composé de Jacques May, Johannes Bronkhorst et David Seyfort Ruegg.[113] Le 1er octobre 1990, Jacques May obtient pour son étudiante coréenne Hyung-hi Kim (金炯熙), qui deviendra son épouse, un subside du Fonds national (n°11-27615.89) pour un projet intitulé « Matériaux pour l'étude de la carrière du Bodhisattva d'après l'*Avataṃsaka-sūtra* et ses commentaires indiens et chinois ». L'unité de japonais de l'Université de Genève fait également appel à Jacques May pour diverses thèses portant sur le bouddhisme. Tel fut le cas, en particulier, de la thèse de Jérôme Ducor, *La vie et l'œuvre de Zonkaku (1290–1373)*, en codirection avec Robert Klaus Heinemann (1925–2007),[114] et soutenue le 20 janvier 1990 devant un jury composé des deux codirecteurs, de Jean François Billeter et de Francine Hérail.[115] Tel fut

111 Katsumi Mimaki était alors boursier de la Société japonaise pour la promotion de la science (JSPS) et du Fonds national suisse.

112 Parue en 1990 sous le titre : *Materials for the Study of Āryadeva, Dharmapāla and Candrakīrti. The Catuḥśataka of Āryadeva, Chapters XII and XIII, with the Commentaries of Dharmapāla and Candrakīrti : Introduction, Translation, Sanskrit, Tibetan and Chinese Texts, Notes*, 2 volumes, Vienne, Arbeitskreis für tibetische und buddhistische Studien Universität Wien (WSTB 24/1–2). (= Tillemans 1990).

113 Parue en 1991 sous le titre : *Yuktiṣaṣṭikāvṛtti, commentaire à la soixantaine sur le raisonnement ou Du vrai enseignement de la causalité par le maître indien Candrakīrti*, Bruxelles, Institut Belge des Hautes Études Chinoises (MCB 25).

114 Lettre de Jérôme Ducor à l'auteur (7 août 2018) : « Jacques May m'avait cependant prévenu : il ne connaissait rien au sujet et n'acceptait de diriger la thèse qu'à la condition de ne la voir qu'une fois achevée ; pour sa part, le professeur Heinemann s'abstint d'intervenir par déférence envers son homologue lausannois. »

115 Thèse publiée en 1993 sous le titre : *La vie de Zonkaku* 存覺*, religieux bouddhiste japonais du XIVe siècle, Avec une traduction de ses mémoires (*Ichigoki 一期記*) et une introduction à son*

également le cas de la thèse de Michel Mohr, *Traité sur l'Inépuisable Lampe de l'Ecole Zen : Tôrei (1721–1792) et sa vision de l'éveil.*[116]

L'enseignement lausannois de Jacques May tombe sous trois rubriques distinctes : cours magistraux ou *ex cathedra* (généralement d'une heure hebdomadaire/semestre), cours d'introduction à des langues diverses (généralement de deux heures/semestre), lectures de textes bouddhiques dans leurs langues originales (généralement de deux heures/semestre), elles-mêmes subdivisées en lectures pour étudiants débutants (2e année, « premier certificat ») et lectures pour étudiants avancés (3e et 4e années, « deuxième certificat »).[117] L'enseignement magistral de Jacques May s'ouvre et se referme de façon symétrique : vie du B(o)ud-dha (1968–1971 ; 1990–1991) et doctrines bouddhiques (1971–1976 ; 1991–1992). Le cours de 1971–1976 consacré aux doctrines bouddhiques consiste pour l'essentiel dans une analyse au long cours de l'*Abhidharmakośa* de Vasubandhu[118] et forme l'un des trois grands cycles de l'enseignement lausannois du maître. Le second porte sur le bouddhisme du Grand Véhicule en Inde (1976–1980) et sa littérature (1980–1982), avec ses spécialisations : grandes collections canoniques du Grand Véhicule indien (Ratnakūṭa, Mahāsaṃnipāta, 1982–1983), quelques *sūtra*s isolés du Grand Véhicule indien (1983–1984), quelques *sūtra*s indiens conservés dans les sections IX et X du Canon bouddhique chinois (1984–1985). Quant au troisième, il a pour thème Nāgārjuna et le Madhyamaka (1985–1987) et consiste dès 1987 dans une lecture suivie des *Mūlamadhyamakakārikā* de Nāgārjuna (1987–1990) qui fera la matière d'une introduction au Madhyamaka en langue coréenne

---

œuvre, Paris, Maisonneuve & Larose (Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Japonaises du Collège de France). Grâce à l'appui de Jacques May, Jérôme Ducor bénéficiera d'un subside du Fonds national suisse pour un projet intitulé « L'enseignement de Zonkaku » (n° 11-28566.90 ; 1990–1992).

116 Soutenue le 5 décembre 1992 devant un jury composé de Philippe Borgeaud, Robert Klaus Heinemann (1926–2007 ; directeur), Catherine Despeux, Frédéric Girard et Jacques May, et publiée en 1997 sous le titre : *Traité sur l'Inépuisable Lampe du Zen : Tōrei* 東嶺 *(1721–1792) et sa vision de l'éveil*, Bruxelles, Institut Belge des Hautes Études Chinoises (MCB 28). La soutenance, initialement prévue à l'été 1992, avait dû être reportée à décembre suite à l'infarctus de Jacques May, survenu à l'hiver.

117 Dans une lettre à Jérôme Ducor du 17 septembre 2003, Jacques May caractérisait ainsi son enseignement : « [Les] qualités que je me proposais dans mes séminaires : tout savoir, tout expliquer ; et surtout, répondre par avance aux questions que pourrait se poser le lecteur ou l'auditeur. »

118 Dont les notes de préparation manuscrites ont été intégralement conservées.

(May 2000).[119] La grammaire élémentaire la plus fréquemment enseignée est celle du sanscrit (1968–1969, 1972–1973, 1974–1975, 1976–1977, 1978–1979, 1980–1981, 1983–1984) ; en 1974–1975 et 1976–1977, Jacques May enseigne le pāli élémentaire[120] ainsi que le chinois bouddhique (accompagné d'un cours d'une heure hebdomadaire consacré au vocabulaire technique du bouddhisme chinois)[121] ; en 1973–1974 et en 1975–1976,[122] l'un de ses cours porte sur les « éléments » du tibétain littéraire.[123] Les cours de pāli, de tibétain et de chinois bouddhique s'accompagnent généralement de lectures de textes faciles. Le *Programme des cours* de la Faculté des Lettres ne renseigne malheureusement pas sur l'identité exacte du/des « texte(s) bouddhique(s) du Grand Véhicule » ou du/des « texte(s) en sanscrit bouddhique » dont Jacques May fait l'« explication » en 1970–1971, 1973–1974, 1975–1976, 1977–1978 et 1987–1988.[124] Les textes sanscrits destinés aux étudiants de premier certificat relèvent généralement soit des littératures narratives, soit des littératures mahāyānistes : *Divyāvadāna* (1979–1980, 1990–1991), *Lalitavistara* (1981–1982, 1986–1987), Avadāna (non précisé, 1982–1983),[125] *Pūrṇāvadāna* (1985–1986) ;

119 Dont les notes de préparation manuscrites, adaptées et traduites en coréen par Hyung-hi Kim May (May 2000), ont été intégralement conservées. Dans sa préface à ce volume, Jacques May date la période d'enseignement concernée du 28 octobre 1985 au 11 juin 1990.

120 Dossier de préparation conservé (daté 1973, 1975, 1977).

121 Dont provient une liasse de 10 pages consacrée au *Tattvasiddhiśāstra* (début au 25 octobre 1976). Lettre de Jérôme Ducor à l'auteur (7 août 2018) : « Jacques May affirmait ne pas [...] connaître [le chinois bouddhique] et nous prévint qu'il ne s'agissait donc que d'une esquisse. De fait, en quelques semaines, il nous donna des éléments grammaticaux qui tenaient à peine sur une vingtaine de page d'un petit cahier d'écolier. Puis, ce fut l'immersion immédiate dans le *Traité de la Grande vertu de sagesse* à partir de photocopies de l'édition de Taishō. Eu égard à mon intérêt pour le bouddhisme de la Terre pure, Jacques May avait eu la délicatesse de choisir un extrait consacré à la commémoration du Buddha (*buddhānusmṛti*). Toute ma connaissance ultérieure du chinois vient de là, ce qui n'est que l'une de mes nombreuses dettes de reconnaissance à son égard. »

122 Dont provient une liasse de 20 pages consacrée au « *Bardo thödol* » (début au 9 février 1976).

123 Dossier de préparation conservé (environ 45 pages, avec « exercices de Constantin Regamey » remontant sans doute à la période 1950–1955).

124 Jacques May pourrait avoir lu le *Buddhacarita* (3.25–62) en été 1970 ; le *Divyāvadāna* en hiver 1970–1971 ; le *Gaṇḍavyūhasūtra* en été 1971 (augmenté en été 1991) ; la *Catuḥśatakaṭīkā* en été 1972 ; le *Petit Sukhāvatīvyūhasūtra* en 1974 ; le *Nyāyapraveśa* en hiver 1975–1976 ; la *Vigrahavyāvartanī* en été 1976 ; le *Hṛdayasūtra* (« Sūtra du Cœur ») en janvier–février 1988. Des dossiers de préparation ont été conservés pour tous ces enseignements.

125 Sans doute le *Divyāvadāna*, dossier de 55 pages. Un dossier non daté consacré au *Māndhātravadāna* a également été conservé.

Daśabhūmikasūtra (1971–1972), *Vajracchedikā* (1984–1985, 1989–1990, 1991–1992),[126] *Guhyasamājatantra* (1986–1987),[127] *Gaṇḍavyūhasūtra* (1987–1988, 1990–1991), *Śālistambasūtra* (1988–1989).[128] Quant aux textes destinés aux étudiants avancés, ils relèvent pour l'essentiel du Madhyamaka (1988–1989 : *Prasannapadā*, chapitre I[129]), et plus précisément du *Catuḥśataka* d'Āryadeva (1981–1983 et 1984–1985 : chapitres choisis non précisés ; 1985–1986 : chapitres XII et XIII ; 1986–1987 : chapitre XIV ; 1987–1988 : chapitre XV). On note en outre, en 1979–1980, la lecture du *Laṅkāvatārasūtra* ; en 1984–1985, du *Mahākarmavibhaṅga* ; en 1986–1987, d'Upaniṣads.[130] On notera avec Jérôme Ducor qu'« [e]n dehors de son activité académique, Jacques May accédait volontiers à des demandes d'interventions pour un public non spécialisé. Notamment, lors des vesaks organisés à Lausanne par l'anagarika Georges Bex (Silananda, mort en 1995) et son Groupe bouddhique romand ».[131]

Dernière période

Heinz Zimmermann décède subitement le 11 mars 1986.[132] Johannes Bronkhorst lui succède au 1er septembre 1987, avec qui la collaboration sera aussi harmonieuse qu'elle l'avait été avec Zimmermann. Avec l'arrivée de Bronkhorst, la Section des langues et civilisations orientales s'enrichit, sous le double signe de Renou et d'Ōjihara, d'un sanscritiste et d'un grammairien de premier plan, ainsi que d'un bouddhisant parfaitement complémentaire de Jacques May. A quelques mois de sa retraite, en hiver 1992, Jacques May est victime d'un infarctus du myocarde[133] qui l'empêchera d'assurer son dernier semestre d'enseignement, où il avait prévu de lire, en sanscrit, des morceaux choisis du *Sūtra du Lotus*. A sa grande satisfaction, son élève Tom Tillemans lui succède à l'automne 1992 ; avec la nomination de ce dernier, dira-t-il, la Section des langues et civilisations orientales de l'Université de Lausanne « constitue maintenant un centre d'importance internationale

126 49 pages de préparation datées « hiver 1969–1970, été 1985, hiver 1986 et hiver 1989–1990 » ont été conservées.

127 Sans doute le chapitre XVIII, dont un dossier de préparation d'environ 50 pages a été conservé.

128 « [L]u en entier », ainsi que le rapporte un dossier de préparation de plus de 32 pages.

129 Dont un dossier de préparation d'environ 68 pages a été conservé.

130 Sans doute la *Chandogya-* et la *Muṇḍaka-Upaniṣad* (dossier de préparation, 76 pages).

131 Lettre à l'auteur du 7 août 2018. Voir par exemple May 1974.

132 Voir May 1986.

133 Infarctus opportunément survenu dans le cabinet de son propre médecin !

reconnue pour les études indiennes et bouddhiques ». La section peut s'appuyer sur un instrument de travail remarquable : les collections orientales de la Bibliothèque cantonale et universitaire, à la constitution desquelles – *ex nihilo* pourrait-on dire – Jacques May a œuvré de toutes ses forces dès son retour en Suisse.[134] En 1992, la Faculté des Lettres lui confère l'honorariat ; un volume de mélanges lui est offert par Johannes Bronkhorst, Katsumi Mimaki et Tom Tillemans.[135] Jacques May se reconnaissait volontiers dans le portrait tiré par Tillemans : « [Jacques May] est un philologue rigoureux [...]. Chose importante, il est également philosophe, nous offrant une interprétation de la pensée Madhyamaka qui est à la fois subtile et radicale. [...] Il nous semble que pour Jacques May la méthode Madhyamaka est essentiellement celle d'une dialectique qui procède sans cesse par dépassement (*Aufhebung*). Elle est rationnelle et porte sur les choses elles-mêmes, mais balaie, par d'impitoyables réductions à l'absurde, chaque tentative de formuler une thèse philosophique, qu'elle soit affirmative ou négative. Le Madhyamaka annule donc tout, sans exception. [...] Les choses, qui sont inconsistantes et même contradictoires, sont annulées, mais conservées uniquement à titre de moment dépassé. [...] Autre élément clef : le bouddhiste Madhyamaka n'a pas, lui-même, de position philosophique. May est formel sur ce point et rejette les nuances ou les affaiblissements de ce principe dans la littérature scolastique ultérieure. Le Madhyamaka "se contente de dégager le paralogisme dans les raisonnements d'autrui". [...] Le Madhyamaka que nous présente Jacques May est donc un système sans aucun compromis, difficile et même déroutant pour ceux qui se sentent mal à l'aise dans un univers où les choses seraient non seulement insaisissables, mais contradictoires et constamment annulées. »[136] Un rapide coup d'œil révèle qu'ont contribué à cette « festschrift » presque toutes les étoiles de l'indianisme et des études bouddhiques : Stefan Anacker, André Bareau, Kamaleswar Bhattacharya, Johannes Bronkhorst, Guy Bugault, Michael Hahn, Minoru Hara (原實), Masamichi Ichigō, Yūichi Kajiyama, Shōryū Katsura, Karen C. Lang, Christian Lindtner, Bimal Krishna Matilal, Katsumi Mimaki, Gadjin M. Nagao, Yutaka Ōjihara et Hideaki Nakatani (中谷英明), Karl Potter, David Seyfort Ruegg, Lambert Schmithausen, Ernst Steinkellner, Helmut Tauscher, Tom Tillemans, Leonard van der Kuijp, Tilmann Vetter, Charles Willemen, Paul Williams. La bibliographie exhaustive (jusqu'à 1990) occupant les pages 13 à 25 fait état de 109 titres, dont une grosse thèse, deux volumes du *Hōbōgirin*, une vingtaine d'articles indépendants, cinq longues entrées du *Hōbōgirin*, cent six entrées de l'*Encyclopédie philosophique universelle*

134 Voir May 1987 et Galland 1987 (bel éloge de Jacques May).

135 Voir Bronkhorst, Mimaki, Tillemans 1992.

136 Tillemans 1992: 11–12, citant May 1959b : 15.

dirigée par André Jacob (1990), une dizaine de textes de circonstance (préfaces, hommages, discours, etc.), près de soixante-cinq comptes rendus, et plusieurs titres traduits en anglais, en polonais ou en japonais. Jacques May se trouve ainsi canonisé. Le 5 août 1994, il épouse sa disciple coréenne Hyung-hi Kim, née le 15 juin 1949 à Séoul, fille de Seung-kwon, initiateur de l'étude de la philosophie indienne en Corée et élève de Hakuju Ui (宇井伯壽, 1882–1963) à l'université de Waseda (Tōkyō), et de Ok-kyong Cho. Avec « Mujusong (無住性, nom bouddhique de Hyung-hi Kim) », Jacques May vit au quotidien l'Asie qui lui avait tant manqué ; en elle, il trouve une personnalité forte et sereine à la mesure de ses propres anxiétés, et l'invitation à une pratique bouddhique pour laquelle il ne se sentait pas doué.[137] Les années qui suivent voient se succéder plusieurs voyages longtemps rêvés : aux Îles Hébrides, au détroit de Magellan en Patagonie, jusqu'en Antarctique, Trois-Gorges en Chine, Venise, Espagne, etc. (1993–2004). Elles sont aussi l'occasion de nombreux « festins » en compagnie de la « vieille garde » de ses élèves orientalistes,[138] et de quelques disparitions douloureuses.[139] De sa retraite, Jacques May avait d'emblée voulu qu'elle soit « une vraie retraite ». Ce vœu souffrira deux exceptions : le 16 mars 1998, il prononce encore une conférence consacrée à la carrière universitaire de Constantin Regamey, laquelle paraîtra sous le même titre en 2001 ; dans les années 2005–2010, il suivra avec la patience et la minutie que tous lui connaissaient la thèse de son élève et épouse Hyung-hi

137 Jacques May, qui n'avait jamais été que sympathisant de cette religion, se serait converti au bouddhisme durant les derniers mois de sa vie (communication électronique et lettre de Hyung-hi Kim May, 4 et 7 août 2018). Comme le précise Jérôme Ducor (lettre à l'auteur du 7 août 2018), « [à] l'occasion de conférences publiques, il n'était pas rare d'entendre demander à Jacques May s'il était lui-même bouddhiste. A quoi il répondit une fois : "Dès lors que l'on a traduit le chapitre XXIV de la *Prasannapadā**, la question ne se pose plus." En privé, cependant, il eut l'occasion de faire savoir, sans s'étendre sur le sujet, qu'il s'était essayé à la méditation Zen, épisode que l'on peut associer à l'un de ses logements à Kyōto : le Zuiunken (瑞雲軒, voir plus haut). » *Concernant le chapitre XXIV (lettre à Jérôme Ducor du 27 décembre 1973) : « Oui, je suis bien le premier traducteur du sublime chapitre XXIV. J'en fus éberlué moi-même en son temps. J'y vois l'effet d'une composante très bénéfique de mon karman. » Jacques May s'ouvrait parfois de sa pratique du *kōan* (公案) au Japon, affirmant même avoir hésité un temps entre pratique du Zen et carrière académique. Il avait reçu de son *rōshi* (老師) un *kōan* créé par Hakuin Ekaku (白隱慧鶴, 1686–1769) et intitulé « Qu'est-ce que le son d'une seule main (*sekishu onjō* 隻手音聲) ».

138 Dont la plupart, excepté le très regretté Yves Ramseier, apparaissent au titre des remerciements dans la note liminaire du présent essai.

139 On pense ici aux deuils de Jean Eracle (1930–2005), bonze et orientaliste à Genève, et « maître sur la voie » de Jérôme Ducor ; d'Yves Ramseier (1956–2013), qui avait, sur les conseils de Jacques May, suivi la piste Ōjihara à Kyōto ; et enfin de son ami genevois rencontré en Sorbonne, Jacques Emmanuel Antoine Horngacher alias Étienne Blyelle (né en 1929), collectionneur et conservateur de boîtes à musique décédé le 16 janvier 2013.

Kim, soutenue le 8 novembre 2011 devant un jury composé de Jacques May, Tom Tillemans, Jérôme Ducor et Frédéric Girard, et publiée en 2013 avec une préface de Jacques May.[140] La direction de cette thèse lui valut d'apprendre ou plutôt de réapprendre le chinois.[141] Jacques May n'en continue pas moins d'apprendre, comme en témoigne sa fréquentation de l'enseignement de bouddhisme japonais de Jérôme Ducor à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne. Quoique d'une constitution assez robuste, Jacques May n'avait pas été épargné par les ennuis de santé. Au soir de sa vie, il pourra dire : « M'en voici donc à ma 4e résurrection : 1° 1992 infarctus ; 2° 2008 hernie étranglée[142] ; 3° 2013 septicémie ; 4° 2014 gêne respiratoire "par anxiété ancienne" [...] ; j'ai été anxieux toute ma vie (enfin, depuis l'âge de 6 ans). »[143] Jacques May savait pouvoir compter sur une « femme bodhisattvique » qui le soignait « impeccablement ».[144] Il se félicitait toutefois de sa condition ; à quatre-vingt-huit ans, il pouvait écrire : « Je marche lentement, mais marche quand même. Alors que j'ai depuis toujours craint pardessus tout la douleur physique, je n'éprouve aucune douleur. Autant que j'en peux juger par moi-même, mon entendement reste clair. Je ne suis ni sourd ni aveugle. »[145] Jacques May aimait à contempler sa vie, qu'il tenait pour riche et

---

140 *La carrière du Bodhisattva dans l'Avataṃsaka chinois. Matériaux pour l'étude de l'Avataṃsaka-sūtra et ses commentaires chinois*, Berne, 2013, Peter Lang (European University Studies, Asian and African Studies, 107).

141 Lettre du 17 septembre 2003 à Jérôme Ducor : « Il m'a fallu essayer, une fois de plus, d'apprendre le chinois qui a toutes les qualités d'une grande langue de culture : illisible, impossible à écrire, imprononçable et incompréhensible. Je crois y être arrivé, et peut-être à 120 ans saurai-je le chinois, comme Hokusai disait qu'il savait peindre. En tout cas, c'est un rude apprentissage, qui m'a fort occupé ces dernières années ». Ou encore (lettre du 3 mars 2005 à Jérôme Ducor) : « Depuis le début de cette année, je sais le chinois, après cinquante ans d'efforts. »

142 Cf. la lettre du 11 septembre 2015 à Katsumi Mimaki : « Je souffre de divers maux qui se sont accumulés au long des années : 1992 infarctus du myocarde, 2006 cancer de la vessie, 2008 hernie gravissime, 2011 troubles respiratoires, 2013 septicémie, ayant entraîné peu à peu une difficulté de marcher. Tous ces maux altèrent mon caractère : je n'ai jamais été gai de nature, mais maintenant je suis souvent triste et anxieux. Ma longévité me contrarie d'autant plus que je sais qu'elle contrarie aussi certains projets. » Selon une lettre du 12 mars 2010, Jacques May avait été opéré le 18 février 2010 d'une « hernie entraînant des coliques longues et douloureuses, et des blocages rénaux dangereux ».

143 Lettre à l'auteur du 19 décembre 2014.

144 Lettre du 11 septembre 2015 à Katsumi Mimaki. Dans une lettre à Jérôme Ducor du 14 juillet 2014, Jacques May écrivait : « Je viens de passer mon 87e anniversaire. Manifestement, je vis trop longtemps : mon terme normal était 1992. Depuis lors, j'ai eu plusieurs malheurs, et un événement favorable, mon mariage. [...] A part mourir, qui ne dépend pas de moi, y-a-t-il quelque chose à faire ? »

145 Lettre du 11 septembre 2015 à Katsumi Mimaki.

réussie, presque miraculeuse[146] : « Quand je revois ma vie, ce qui m'arrive assez souvent, je suis ravi. Ce qui était à faire a été fait. Les réussites matérielle et professionnelle ont été modestes, mais suffisantes. Je trouve même ma vie beaucoup plus belle que je ne l'avais espéré : une richesse de rêve, de poésie, de sensualité, de tendresse qui ne s'est guère exprimée – je suis un homme d'impression plutôt que d'expression –, mais dont l'évocation m'a souvent laissé émerveillé. C'est un acquis profondément heureux, même s'il convient de le moduler par l'impermanence et la vacuité. »[147] Sa disparition[148] laisse un grand vide dans le cœur de ceux qui l'ont connu et aimé : ironie pénétrante, refus des modes, des facilités et des « éléments de langage », érudition exigeante, universalité, humilité, bienveillance et générosité. « "Tenez-vous en joie", comme disait le contrebandier en laissant Toepffer ligoté à son arbre. »[149]

Appendice : Addendum bibliographique (1990 [suite] –2001)[150]

110. CR de : Schmithausen, Lambert. Ālayavijñāna. On the Origin and Early Development of a Central Concept of Yogācāra Philosophy. Tōkyō, The International Institute for Buddhist Studies, 1987, 2 vols, pp. 1–242 ; 243–700. (Studia Philologica Buddhica, Monograph Series, IVa, IVb.) – CR paru dans : *Indo-Iranian Journal* 33, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1990 : 199–201.

111. CR de : Grünendahl, Reinhold. A Concordance of H.P. Śāstri's Catalogue of the Durban Library and the microfilms of the Nepal-German Manuscript

146 Par exemple, concernant son séjour de sept ans au Japon (lettre à l'auteur du 22 mars 2016) : « En tout cas, de mon côté, les souvenirs surgissent, nombreux, précis, beaux. [...] Je considère ces sept années comme une acmé, d'ailleurs en fait plus personnelle que professionnelle. » Jacques May confessait volontiers trois périodes de « prospérité » : celle de son collège (1937–1943), celle de son séjour au Japon (1961–1968), celle de son mariage jusqu'à la découverte de son cancer de la vessie (1994–2006).

147 Lettre de Hyung-hi Kim May à l'auteur du 7 août 2018.

148 Lettre de Hyung-hi Kim May à l'auteur du 7 août 2018 : « Le jour de son décès, il prit son petit-déjeuner avec [moi] comme d'habitude, se reposa ; allongé sur son lit, il éprouva de brèves douleurs dans la poitrine, et mourut. C'est là ce qu'on appelle le "*nirvāṇa* d'un patriarche" (祖師涅槃). Il était dix heures vingt du matin, l'heure même de sa naissance ! »

149 Rodolphe Toepffer, *Nouvelles genevoises*, Paris, Charpentier, 1850, p. 322. Jacques May refermait volontiers ses lettres sur ces mots.

150 Les neuf notices (110–118) ci-dessous sont à ajouter aux « Publications » énumérées dans Bronkhorst, Mimaki, Tillemans 1992, 13–25. Elles reproduisent celles de listes manuscrites et dactylographiées établies par Jacques May.

Preservation Project. [Suivi de :] Hara Prasāda Śāstri : A Catalogue of Palm-leaf and Selected Paper Mss. Belonging to the Durban Library Nepal, vol. I & II. Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden, 1989, cxxix + 771 p. (Verzeichnis der orientalischen Handschriften in Deutschland, Supplementband 31 = Publications of the Nepal-German Manuscript Preservation Project, I.) – CR paru dans : *Études Asiatiques/Asiatische Studien* 45, Bern, etc., Peter Lang, 1991 : 152.

112. CR de : Panels of the VIIth World Sanskrit Conference, Kern Institute, Leiden, August 23–29, 1987. General Editor : Johannes Bronkhorst. Vol. I : The Sanskrit Tradition and Tantrism, edited by Teun Goudriaan. Vol. II : Earliest Buddhism and Madhyamaka, edited by David Seyfort Ruegg and Lambert Schmithausen. Leiden, etc., E.J. Brill, 1990, 2 vol., 121 p. et 114 p. – CR paru dans : *Études Asiatiques/Asiatische Studien* 45, Bern, etc., Peter Lang, 1991 : 155–157.

113. *Encyclopédie philosophique universelle*. Publié sous la direction d'André Jacob. III : Les œuvres philosophiques. Dictionnaire. Volume dirigé par Jean-François Mattei. [...] Tome 2, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, pages 3879 à 3998 : Pensées asiatiques, I, Inde. – 21 contributions sur 160 (sans compter les simples renvois). Les contributions totalisent un texte de 18 pages ; elles portent sur la pensée bouddhique du Grand Véhicule.

114. « May, Jacques ». Paru dans : *Schweizer Lexikon in sechs Bänden*, Band 4 : Kle-Obr. Luzern, Verlag Schweizer Lexikon, 1992 : 495a.

115. « Regamey, Constantin ». Paru dans : *Schweizer Lexikon in sechs Bänden*, Band 5 : Obs-Soy. Luzern, Verlag Schweizer Lexikon, 1993 : 322a.

116. CR de : Bugault, Guy. L'Inde pense-t-elle ? Paris, Presses Universitaires de France, 1994, 351 p. (Sciences, modernités, philosophies) – CR paru dans : *Revue de théologie et de philosophie* 127, Lausanne, 1995 : 386–387.

117. Chya-kkŭ Me (Jacques May) : *Chung-kwan-hak yŏn-ku* 中觀學研究, Researches on Madhyamaka, Na-gal-chyu-na-í 中論頌 (Chung-lon-song)-e dae-han kang-í chi-ŭm [cours professé sur les Stances du milieu de Nāgārjuna] (td. Kim Hyŏng-hí); Seoul, The Kyung-seo-won (Kyŏng-sŏ-wŏn) Gallery Ltd., 2000.

118. « La carrière universitaire de Constantin Regamey ». Paru dans : *Études Asiatiques/Asiatische Studien* 55, Bern, etc., Peter Lang, 2001 : 349–379.

Bibliographie

Bronkhorst, Mimaki, Tillemans 1992 = Bronkhorst, Johannes / Mimaki, Katsumi / Tillemans, Tom, eds. (1992): *Études Asiatiques/Asiatische Studien* 46.1 (numéro spécial en l'honneur de Jacques May).

Galland 1987 = Galland, Bertil (1987) : « Jean-Pierre Clavel et l'Orient », *24 heures*, 10 novembre 1987.

Lamotte 1973 = Lamotte, Étienne (1973) : *La Somme du Grand Véhicule d'Asaṅga (Mahāyānasaṃgraha)*, 2 volumes. Louvain-la-Neuve : Université de Louvain, Institut Orientaliste (PIOL 8).

May 1954 = May, Jacques (1954) : « Recherches sur un système de philosophie bouddhique ». *Bulletin Annuel de la Fondation Suisse* 3 (Paris, Université de Paris, Cité universitaire) : 21–33.

May 1958 = May, Jacques (1958) : « La philosophie bouddhique de la vacuité ». *Studia philosophica, Annuaire de la Société suisse de philosophie* 18 : 123–137.

May 1959a = May, Jacques (1959) : « Kant et le Mādhyamika : à propos d'un livre récent ». *Indo-Iranian Journal* 3.1 : 102–111.

May 1959b = Jacques, May (1959): *Candrakīrti, Prasannapadā Madhyamakavṛttiḥ, douze chapitres traduits du sanscrit et du tibétain, accompagnés d'une introduction, de notes et d'une édition critique de la version tibétaine*. Paris : Adrien-Maisonneuve (Collection Jean Przyluski ; 2).

May 1961 = May, Jacques (1961) : « Notes sur l'état actuel des études bouddhiques en Europe ». *Miscellanea Indologica Kiotiensia* 2 (Septembre) : 5.

May 1971 = May, Jacques (1971) : « La philosophie bouddhique idéaliste ». *Études Asiatiques/Asiatische Studien* 25 : 265–323.

May 1973 = May, Jacques (1973) : « Études bouddhiques, domaine, disciplines, perspectives ». Lausanne : Université de Lausanne, Faculté des Lettres, 19 p.

May 1974 = May, Jacques (1974) : « Sur la production en consécution (pratîtya-samutpada) ». *Cahiers Bouddhistes* [Lausanne] 19 : 10 p.

May 1977 = May, Jacques (1977) : « Discours de M. Jacques May, professeur ». Lausanne : Librairie Payot, Librairie de l'Université.

May 1986 = May, Jacques (1986) : « In memoriam Heinz Zimmermann, 7 février 1929 – 11 mars 1986 ». *Études Asiatiques/Asiatische Studien* 40.2 : 85–88.

May 1987 = May, Jacques (1987) : « Les fonds orientaux de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne ». *Les bibliothèques : tradition et mutation, mélanges offerts à Jean-Pierre Clavel à l'occasion de son 65e anniversaire*. Lausanne : Bibliothèque cantonale et universitaire, 247–260.

May 2000 = Me, Chya-kkŭ (Jacques May) (2000): *Chung-kwan-hak yŏn-ku* 中觀學研究, Researches on Madhyamaka, Na-gal-chyu-na-í 中論頌 (Chung-lon-song)-e dae-han kang-í chi-ŭm [cours professé sur les Stances du milieu de Nāgārjuna] (td. Kim Hyŏng-hí); Seoul : The Kyung-seo-won (Kyŏng-sŏ-wŏn) Gallery Ltd.

Regamey 1990 (1938) = Regamey, Constantin (1990 [1938]) : *The Bhadramāyākāravyākaraṇa*. Delhi : Motilal Banarsidass ([1]Varsovie, 1938).

Tillemans 1990 = Tillemans, Tom J.F. (1990) : *Materials for the Study of Āryadeva, Dharmapāla and Candrakīrti. The Catuḥśataka of Āryadeva, Chapters XII and XIII, with the Commentaries of Dharmapāla and Candrakīrti : Introduction, Translation, Sanskrit, Tibetan and Chinese Texts, Notes*, 2 volumes. Vienne : Arbeitskreis für tibetische und buddhistische Studien Universität Wien (WSTB 24/1–2).

Tillemans 1992 = Tillemans, Tom J.F. (1992) : « Note liminaire ». In : Edited by Johannes Bronkhorst, Katsumi Mimaki and Tom J.F. Tillemans. (1992), 9–12.

Traité IV = Lamotte, Étienne (1976) : *Le Traité de la Grande Vertu de Sagesse de Nāgārjuna (Mahāprajñāpāramitāśāstra)*, tome IV (Chapitres XLII [suite] – XLVIII). Louvain : Université de Louvain, Institut Orientaliste de Louvain (PIOL 12).